

REVUE
DE
L'UNIVERSITÉ
DE LYON

IV

LYON

AU SECRETARIAT DE LA REVUE

QUAI CLAUDE-BERNARD, 15

OCTOBRE

1930

Bibliothèque Maison de l'Orient



125751

SOMMAIRE

- A. PAUPHILET, *Romantisme et Antiquité.*
- L. LÉVY-SCHNEIDER, *Histoire locale. I, Un drame au Terreaux. II, Une comédie à l'italienne dans Bellecour.*
- M. GORBATOFF, *Quelques traits caractéristiques de la littérature russe. III, Eurasisme.*
- A. LATREILLE, *Benedetto Croce et la troisième Italie.*
-

COMITÉ DE RÉDACTION

A. PAUPHILET, *président* ; H. CARDOT, J. LAMEIRE, A. POLICARD, P. VILLARD,
M. MESSONNIER, *secrétaire.*

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés. Ils restent à la disposition des auteurs pendant six mois.

Les manuscrits doivent être dactylographiés à double interligne et ne varier.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

POUR 1930

Les Abonnements sont d'une année et partent du 1^{er} janvier.

France, Paris, Départements et Colonies.

Un an, 25 francs (Tarif réduit à 15 francs pour les membres de l'Enseignement, les étudiants et les membres de la Société des Amis de l'Université de Lyon).

Etranger.

Un an, 35 francs pour les pays ayant adhéré aux conventions du Congrès de Stockholm.

Un an, 40 francs pour tous les autres pays.

LE NUMÉRO 6 FRANCS

Compte Chèques-Postaux, Lyon 332-82.

Pour la publicité, s'adresser à M. F. CARTIER, rue de la Martinière, 1, Lyon
Tél., BURDEAU 61-60

REVUE DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

PARAISANT CINQ FOIS PAR AN

SECRETARIAT GÉNÉRAL DE LA REVUE

18, quai Claude-Bernard, LYON



ROMANTISME ET ANTIQUITÉ

Lorsque Jean-Jacques Rousseau, dans la célèbre Prosopopée de Fabricius qui orne son *Discours* contre les Lettres et les Arts, prêta à ce fabuleux Romain les paradoxes véhéments qu'il devait lui-même développer toute sa vie, il croyait probablement n'avoir fait que reprendre un brillant et sûr procédé de vieille rhétorique. Peut-être même, à en croire Diderot, ne l'avait-il pas fait avec une entière sincérité. C'était devenu un lieu-commun, chez les moralistes de Rome, d'opposer aux dévergondages de leur temps l'austère vertu des vieux âges, et de faire de cette vertu même le caractère particulier de Rome, la vraie cause de sa prodigieuse fortune. En France, Montesquieu avait, assez peu de temps avant Rousseau (1734), remis en honneur cette opinion traditionnelle, en lui conférant quelque nouvelle gravité. Les déclamations de Rousseau s'en trouvèrent appuyées ; tombant en un siècle épris de science, de lumières, de progrès, et qui croyait au prochain triomphe de la Raison, elles frappèrent, elles intéressèrent, elles commencèrent d'ébranler les esprits ; et ce mythe oratoire du vieux Romain se trouva peu à peu mêlé — « c'est la faute à Rousseau » — au grand mouvement d'idées qui devait renouveler le monde.

L'influence de Rousseau est certainement un des phénomènes essentiels du xviii^e siècle ; je ne tenterai pas même d'en esquisser ici l'histoire. Mais à mesure qu'elle cheminait dans les esprits, elle entraînait avec elle ce même idéal de vertu à la romaine que Rousseau avait d'abord personnifié en Fabricius. Plus la Révolution devint passionnée, plus elle s'inspira de Rousseau ; le républicanisme, la guerre étrangère l'attachèrent également à son mythe romain. La Convention était dominée par une sorte de fantôme impérieux de vertu incorruptible et farouche ; elle s'exaltait aux grands exemples de l'histoire romaine et aux mouvements emphatiques imités des derniers orateurs républicains. Il ne serait pas téméraire de dire que c'est la vieille Rome, c'est Cincinnatus et Caton, Cicéron, Brutus et Cassius qui ont fait la Révolution française.

Ces ombres illustres et dures ressuscitèrent avec elle toute une antiquité citoyenne, dont l'influence s'étendit non seulement sur la vie politique, mais sur les lettres, les arts et les mœurs. Républicanisme, énergie guerrière, vertu sans douceur, casques, trophées, tout en porte la marque, jusqu'aux meubles et au décor des maisons. Et quand Thermidor et le Directoire eurent détendu cette extrême sévérité, on trouva assez facilement dans l'antiquité des exemples de relâchement, de cynisme et de nudité.

Cependant une autre antiquité, assez différente, avait déjà commencé, vers la fin de l'ancien régime, de solliciter les esprits. Les découvertes de Pompéi avaient révélé que l'antiquité n'était pas seulement un répertoire de textes, de fables et d'ornements du discours, ou une collection d'édifices et de statues faits par miracle, mais qu'elle avait été un monde de peuples vivants, soumis tout comme nous aux conditions de l'humaine nature. D'avoir retrouvé le cadavre encore reconnaissable d'une ville antique, des rues, des maisons,

des choses familières, cela rapprochait l'antiquité de nous, en lui redonnant une réalité concrète à laquelle les classiques n'avaient guère songé. En outre, Romains ou Grecs paraissent maintenant des peuples liés à certaines contrées que nous pouvions encore voir telles à peu près qu'ils les avaient vues. Ces paysages, ces monts, ces rivages que leurs poètes avaient chantés, on pouvait aisément les retrouver, y découvrir des ruines suggestives, et recevoir des mêmes lieux des impressions semblables aux leurs. Avec un peu d'imagination, de savoir, et de cette « sensibilité » qui fut si fort à la mode à la fin du siècle, il était possible d'évoquer aux bords de la Méditerranée des sociétés antiques animées de vie, et rapprochées de nous par la permanence des lieux et l'essentielle identité des passions humaines. Ainsi s'explique le fameux *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, essai de reconstitution du monde hellénique tel qu'on se le figurait alors : le succès prodigieux qu'il rencontra montre assez que le xviii^e siècle et ses rêveries à l'antique s'y peignaient mieux que la véritable Hellas.

André Chénier est la somme, si l'on peut dire, de ces diverses résurrections de l'antiquité. Personne n'a comme lui souhaité de mêler constamment le souvenir des anciens à la vie moderne. On sait que sa naissance l'y prédestinait. Né à Constantinople d'un père français et d'une mère grecque, il avait conscience d'avoir reçu de ce caprice des Dieux une sorte de mission. Il s'est plusieurs fois enorgueilli — et combien justement ! — d'unir en lui de telles traditions. Toute son œuvre littéraire est dominée par cette espèce de donnée préalable (plus près de nous, nous avons vu le même phénomène se reproduire avec Moréas : le culte de ces deux mêmes patries déterminant une inspiration poétique originale).

Chénier connaissait bien les lettres anciennes ; nous avons des preuves de ses nombreuses lectures, mais non pas seule-

ment d'auteurs grecs comme on pourrait le présumer : les latins y ont une bonne part (il est assez remarquable que ce Chénier, dont le point de départ ressemble par tant de côtés à celui des poètes de la Pléiade, ait fait comme eux une grande place aux Latins, tout en préférant les Grecs. Je serais porté à en conclure que chez nous l'hellénisme intégral est seulement l'affaire des érudits, comme cet étrange Louis Ménard qui fut le maître des Parnassiens, et que le commun des poètes et du public s'est formé depuis nos origines l'idée d'une antiquité mixte, à laquelle il tient, et où Grecs et Latins se confondent, se combinent au gré de nos changeantes préférences).

Au reste il est visible, d'après les notes de Chénier, qu'au cours de ces abondantes lectures il cherchait constamment des thèmes poétiques bons à reprendre. Sa préoccupation d'homme de lettres, et l'on pourrait dire d'adaptateur ou de vulgarisateur, est évidente. Il a fait, ou projeté, concurremment des traductions, des imitations plus ou moins fidèles, des contaminations. Il n'y a là aucune nouveauté de méthode : ce sont les plus vieux, les plus usuels procédés des littérateurs depuis bientôt trois siècles, et ils ont donné aussi bien le meilleur que le pire, les odes de Ronsard, les tragédies de Racine, mais aussi les sottises de Trissotin et de « Monsieur Lysidas ». L'intéressant, c'est la manière dont Chénier choisit ses modèles, c'est ce qu'il trouve nouveau et séduisant pour ses contemporains dans ce trésor depuis si longtemps pillé.

Or sa prédilection presque exclusive va aux poètes lyriques, et ce qu'il recherche en eux, c'est à la fois la peinture des sentiments et les descriptions de paysages : l'homme et la nature associés par la sensibilité.

Cette sensibilité n'est pas le meilleur de Chénier ; une sentimentalité imprécise, sommaire et pourtant tumultueuse : on sent que ce sont ici les essais d'un jeune homme passionné,

avide de jouir de la douceur de vivre, de la beauté et de la facilité des femmes ; parfois un penchant à la mièvrerie, à la sensiblerie : on le voit à son choix de certaines pièces de l'Anthologie, comme l'*Épithaphe d'une Cigale*, et mieux encore à cette invention de lui, *les Deux Enfants*, d'un pathétique facile et assez déplaisant. Mais le plus souvent, ses propres émotions, ses aventures même transparaissent sous le voile antique ; une réalité palpite sous l'amas des réminiscences livresques et des imitations, et en accroît considérablement l'intérêt : ainsi cette *Laïs des Amours*, qui est tout autre chose qu'un banal souvenir littéraire. Notons encore l'apparition chez lui d'un sentiment nouveau à cette époque, celui du passé. C'est le xviii^e siècle finissant qui a découvert la poésie des ruines, et reconnu aux choses d'autrefois le charme de n'être plus. Dans les évocations de Chénier se trouve cette nuance d'admiration et de sympathie mêlée de regrets, qui sera plus tard si chère aux romantiques. Mais cette source exquise de poésie se nourrit nécessairement de descriptions ; et cela nous amène à l'autre prédilection de Chénier.

Il emprunte très souvent aux lyriques anciens leurs thèmes descriptifs. Ce ne sont pas toujours les plus grands ni les plus rares : il y a beaucoup de nymphes, de bergeries siciliennes, qui depuis la Renaissance ont perdu leur fraîcheur. Mais dans cette peinture d'une Grèce un peu mollement voluptueuse et sensuelle, quelque chose de sincère apparaît de temps en temps, et relève ces artifices : c'est un sens de la nature, un goût ardent de la vie. Chénier est vraiment un poète inspiré, et qui se livre à nous ; il n'est plus un simple pasticheur des anciens (Voir notamment, dans les *Elégies*, la pièce sur son *Sépulcre*).

Mais il lui est arrivé aussi de viser plus haut, et il est remarquable que ses inspirations les plus relevées soient presque uniquement descriptives : ainsi *la Mort d'Hercule*. Cette

importance poétique donnée au spectacle pur, c'est une chose très nouvelle dans notre littérature, et il est bien permis, malgré tant de différences, d'y apercevoir quelque parenté avec le romantisme. Quoi qu'on en ait dit, il ne se sont pas entièrement trompés en le prenant pour un de leurs devanciers.

Il convient d'ailleurs de se souvenir — et c'est sans doute le trait le plus net de son préromantisme — que Chénier avait un penchant très vif vers les sujets exotiques ; que dans sa recherche de modèles à imiter ou de thèmes à reprendre, il était allé partout, vers l'Orient, l'Espagne, la Perse (il avait noté des emprunts à faire à Hafiz) et même la Chine. Il avait envie de tout ce qui avait un ton passionné ou une couleur pittoresque, et l'Orient satisfaisait ce double désir : plus tard n'en sera-t-il pas de même pour les romantiques ? Il a obstinément rêvé d'un voyage en Orient, que le malheur des temps et la brièveté tragique de sa destinée ne lui a pas permis d'accomplir. Il semble bien souvent que la Grèce ne soit pour Chénier que le vestibule, pour ainsi dire, de l'Orient, et qu'il recherche en elle beaucoup moins la patrie trop chantée de son idéal littéraire, qu'une région prestigieuse et malgré tout mal connue, où la vie avait des formes ignorées des peuples modernes : il lui demande le dépaysement. De là l'importance de la description pour lui. De là aussi le goût qu'il manifeste pour la sonorité des noms grecs : les vrais hellénistes de notre littérature y ont tous été sensibles, et l'on cite toujours le vers de *Phèdre* ; mais nul n'a, comme Chénier, imaginé une pièce dont tout l'intérêt, ou presque, aurait consisté en une suite d'énumérations de ces noms si pleins d'étrange et limpide musicalité : c'est le poème intitulé *les Navigateurs*, et qui ne fut pas écrit.

Il y a de grandes et fécondes nouveautés dans la manière dont Chénier concevait l'emploi de l'antiquité. Il y a aussi

bien des reprises dociles de vieilles habitudes classiques, bien de la rhétorique usée. Les métaphores, les personnifications, les périphrases, sont chez lui abondantes et souvent banales : maintes fois cela ne vaut pas mieux que l'abbé Delille. Ainsi « les pontifes saints », qui désignent les prêtres catholiques, ainsi « l'airain lent et sombre » qui veut dire les cloches, et les « pénates rustiques » une mesure de paysan. L'antiquité n'est ici qu'un moyen — combien fastidieux et, au fond, contraire à la vraie poésie — d'éviter le réalisme, de s'échapper de son temps vers une généralité vague et amorphe. Préjugé classique, et le pire.

Parfois Chénier, comme autrefois Ronsard et son école, se sert de l'antiquité pour de plus hauts buts. Sa propre sensibilité se mêle à ses souvenirs littéraires, les anime d'une vie vraie, et inversement trouve en eux une expression d'elle-même plus large et qui dépasse l'anecdote. Il importe beaucoup à la valeur de ses rêves voluptueux qu'ils revêtent la forme de bergeries à la manière antique : ils deviennent ainsi des thèmes universels, au lieu de n'être qu'une confidence. Et il est plus important encore qu'il ait ressenti, au contact des Grecs, cet amour de la vie, ce sens de la fraternité de l'homme et des choses de la terre, bref ce dynamisme païen qui avait été aussi entrevu par la Renaissance, et qui l'avait enchantée.

Mais Chénier n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure, de dépasser les projets, les intentions, les essais. On est frappé de la disproportion qui apparaît entre ce qu'il a voulu et ce qu'il a fait. On s'étonne que par tant de côtés il nous achemine vers la poésie du XIX^e siècle, et que pourtant il porte si clairement la marque de son temps, de ses petitesesses et de ses manies. Il est resté, en réalité, prisonnier des façons de sentir et surtout de s'exprimer de ce temps. Son amour de la nature, son culte de la vie tournent à la mièvre sensiblerie et à la galanterie ; il ne peut se dégager de l'esprit de Voltaire, de

Parny, de Dorat. Il ne peut non plus se défaire de leur langage. Sa grande et capitale infériorité est dans le style, dans le vocabulaire même. Il veut décrire, être pittoresque, coloré, avec une langue qui a perdu — momentanément — presque tous ses éléments affectifs, et il n'a pas la puissance inventive, l'originalité profonde de l'esprit qu'il faudrait pour remédier à ces insuffisances ; il se contente des moyens d'expression communs, tout desséchés par un rationalisme étroit, par des conversations mondaines, par l'abus de la littérature de salon. Il voulait être vivant, passionné, et il n'use que de termes abstraits, d'où toute particularité est absente, où de ces tournures radoucies, par lesquelles les gens de bon ton laissaient entendre ce qu'ils n'osaient exprimer. Langage descriptif encombré de vocables purement *intelligibles*, mais non sensibles ; langage des passions amorti, et dominé par la mode de la sensiblerie, ce sont là les principales raisons, semble-t-il, qui donnent au lecteur de Chénier l'impression de l'insuffisance, de l'imperfection, d'un déséquilibre assez pénible entre les intentions et les résultats. Il ne fut pas et n'eût sans doute jamais été assez artiste du verbe pour être vraiment un grand poète.

Chose étonnante : les moyens techniques de la poésie ne semblent pas l'intéresser. Il versifie mal ; M. Lanson lui fait un mérite d'avoir assoupli et déjà « disloqué » l'alexandrin, comme les romantiques s'en vanteront plus tard. En réalité là encore il y a loin de ce qu'il rêvait peut-être à ce qu'il a fait ; il a voulu éviter la monotonie des hémistiches, mais il a souvent désarticulé son vers, n'ayant pas su, à l'architecture classique, substituer quelque autre rythme valable. Il a multiplié l'enjambement, c'est vrai ; mais si maladroitement, fort souvent, que ses vers coulent les uns dans les autres, sans que leurs rimes sans éclat suffisent à leur conserver une individualité. Que l'on compare l'usage qu'en a fait Hugo ; que

L'on considère surtout l'étonnante versification de ses pièces de théâtre : coupé, émietté entre plusieurs interlocuteurs, prolongé dans le vers suivant, un vers de Hugo reste toujours un vers, une unité rythmique. Il manquait à Chénier une certaine forme du don musical indispensable aux poètes : sensible aux *sons*, semble-t-il, mais non pas aux *nombres*.

Il n'a guère songé non plus aux agencements des vers, aux combinaisons presque innombrables de mètres et de rimes où s'exerce d'ordinaire l'invention des poètes. Même la fréquentation des lyriques anciens ne l'a pas induit à chercher des formes nouvelles, de strophes ou de pièces : bien inférieur en cela aux poètes de la Pléiade, et surtout à cet autre helléniste qui s'appelait Ronsard. Rien dans l'œuvre de Chénier qui soit même de loin comparable à ces essais, pleins d'audace et de beautés inégales, les Odes de Ronsard. Cette indifférence très funeste au métier poétique, cette méconnaissance des conditions particulières qui déterminent le langage poétique : c'est, ce me semble, un peu la faute du temps : cette seconde moitié du xviii^e siècle est une des périodes les plus ingrates de notre histoire poétique : chez les versificateurs, la langue, le style, les idées, l'esprit, tout appartient à la prose ; le seul poète est J.-J.-Rousseau, et il ne fait pas de vers. Comment, après cela, ce siècle eût-il bien distingué l'essence des deux langages ?

o

Il est donc aussi difficile de faire de Chénier un pur classique que de voir en lui déjà un poète romantique. Il a éprouvé quelques-uns des sentiments essentiels du romantisme, mais il les a exprimés à la manière d'un disciple de Voltaire et de Dorat. Son originalité est d'avoir tiré ses tendances les plus nouvelles du contact même de la Grèce antique. Que l'antiquité ait joué un rôle, et qui ne fut pas petit,

dans la préparation de ce romantisme qui fit si bruyamment profession de s'affranchir d'elle, c'est un fait remarquable, et que Chénier nous aide à comprendre. Il constitue ainsi un trait d'union somme toute un peu mince, mais assez curieux, entre l'art classique et les poètes du XIX^e siècle, dont son œuvre, d'ailleurs, ne diminue en rien la merveilleuse nouveauté.

A. PAUPHLET.

HISTOIRE LOCALE

Un Drame aux Terreaux.

Une Comédie à l'Italienne dans Bellecour.

Le Drame aux Terreaux, c'est l'exécution de Cinq-Mars et de Thou en 1642. La comédie à l'Italienne dans Bellecour, ce sont les amours de Louis XIV et de Marie de Mancini en 1658-1659. Ces deux épisodes se déroulent à seize ans de distance sur deux places de notre ville. Dans l'un et l'autre, un cardinal-ministre, Richelieu pour le premier, Mazarin pour le second, impose un dénouement conforme à l'inexorable raison d'Etat.

I^{re} PARTIE

UN DRAME AUX TERREAUX

Comme dans tout drame il y a un prologue ; une introduction va présenter les personnages essentiels : Richelieu, Louis XIII, Cinq-Mars, de Thou, et exposer les inculpations contre ces deux derniers¹.

1. Pour la bibliographie, je renvoie à P. DE VAISSIÈRE, *la Conjuraton de Cinq-Mars*, qui m'a beaucoup servi (Collection des Récits d'autrefois, Paris, Hachette, pet. in-8) ; aux écrits mentionnés dans le catalogue COSTE de la Bibliothèque municipale de Lyon ; à la *Relation faite par M. de Fontailles* (Collection Petitot, 2^e série, tome 54, p. 402 ssq.). Je citerai chemin faisant les autres ouvrages et les documents que j'aurai particulièrement utilisés. Je reproduis les documents avec l'orthographe actuelle.

Suivront les trois actes : l'emprisonnement à Lyon des accusés, leur procès, leur exécution aux Terreaux. Un épilogue donnera les appréciations de Richelieu, de Louis XIII, des contemporains sur l'événement.

INTRODUCTION

Avant tout, les pièces officielles : les manifestes publiés par le Roi pour informer ses sujets.

Le 27 août 1642 la *Gazette de France* insérait ce document daté du 6 : « De par le Roi, nos aimés et féaux, le notable et visible changement qui a paru depuis un an en la conduite du sieur de Cinq-Mars, notre Grand Ecuyer, Nous fit résoudre, aussitôt que Nous nous en aperçûmes, de prendre soigneusement garde à ses actions et à ses paroles, pour pénétrer et découvrir quelle en pourrait être la cause. Pour cet effet, nous nous résolûmes de le laisser agir et parler avec Nous avec plus de liberté qu'auparavant. Par ce moyen, nous découvrîmes qu'agissant selon son génie, il prenait un extrême plaisir à ravalier tous les bons succès qui nous arrivaient, relever les mauvais et publier les nouvelles qui nous étaient désavantageuses. Nous découvrîmes qu'une de ses principales fins était de blâmer les actions de notre très cher Cousin le Cardinal duc de Richelieu... ».

Après des imputations secondaires, la déclaration royale continue ainsi à propos de Cinq-Mars : « Son imprudence, la légèreté de sa langue, les divers courriers qu'il envoyait de toutes parts et les pratiques ouvertes qu'il faisait en notre armée, nous ayant donné juste sujet d'entrer en soupçon de lui, l'intérêt de notre Etât (qui nous a toujours été plus cher que notre vie) nous obligea à nous assurer de sa personne et de celles de quelques-uns de ses complices. Notre résolution

ne fut pas plutôt exécutée que, par la bouche des uns ou des autres, nous n'ayons eu connaissance que le dérèglement de ce mauvais esprit l'avait porté à former un parti en notre Etat ; que le Duc de Bouillon devait donner entrée aux étrangers en ce royaume par Sedan ; que notre très cher frère le Duc d'Orléans devait marcher à leur tête..., que le Roi d'Espagne devait fournir à ce parti douze mille hommes de pied et cinq mille chevaux ».

Cette déclaration, datée de Fontainebleau, fut envoyée aussi sous forme de lettre du Roi « aux principales villes de ses provinces et aux ambassadeurs »².

En date du 4 octobre, de Paris, toujours dans la *Gazette*³, cet autre communiqué : « Le Roi ayant découvert que le sieur de Cinq-Mars grand écuyer de France et le Duc de Bouillon, abusant des bontés, faveurs et grâces extraordinaires qu'ils recevaient journellement de Sa Majesté, s'étaient laissé aveugler jusqu'à ce point que de s'unir ensemble pour trahir le Roi et l'Etat, faisant un traité avec l'Espagne, ainsi que ledit sieur de Cinq-Mars et le sieur de Thou, l'un de ses principaux confidants, l'ont reconnu volontairement et avoué devant leurs juges, étant mis sur la sellette, Sa Majesté les fit arrêter prisonniers et conduire à Lyon ; où ces deux derniers ont eu la tête tranchée le douzième du mois passé. Ce qui fait voir clairement les admirables effets de la justice de Dieu et de sa protection sur la sacrée personne de Sa Majesté et sur son Etat ».

Ces textes réclament un commentaire.

En 1642, depuis plus de quinze ans, le cardinal Armand du Plessis, duc de Richelieu, gouverne la France en s'imposant au roi Louis XIII, en s'adjoignant comme collaborateur

2. *Gazette de France*, 1642, N° 110, p. 791.

3. *Ibid.*, N° 128, p. 950.

le roi Louis XIII, et Richelieu gouverne en grand ministre, en despote impitoyable.

Généralement Louis XIII obéit au cardinal. Mais, quand le Monarque s'ennuie, il regimbe et, névrosé, tuberculeux, il s'ennuie souvent. D'où l'obligation pour Richelieu de distraire le royal neurasthénique en lui donnant, par exemple, un favori.

En 1642 il y a sept ans que la France est en guerre avec l'Espagne et le péril extérieur rend l'autorité de Richelieu et de Louis XIII plus implacable.

En 1642, il y a près de quatre ans que Richelieu a placé comme favori auprès de Louis XIII Henri de Coiffier de Ruzé, marquis de Cinq-Mars et d'Effiat, grand écuyer de France, Cinq-Mars ou M. Le Grand comme on l'appelle. Né en 1620, c'est un beau gentilhomme, un roi de la mode, un amant de Marion Delorme. Mais Richelieu voudrait que Cinq-Mars lui rapportât tous les propos tenus par Louis XIII, et Cinq-Mars y répugne. Richelieu traite Cinq-Mars en fantoche et Cinq-Mars se prend au sérieux. Peu à peu le favori se fait auprès de son maître l'écho de Gaston d'Orléans, le frère cadet du souverain, du duc de Bouillon et des nobles factieux. Louis XIII laisse d'abord parler Cinq-Mars, ensuite il le fait parler et avec une inconscience rare, il se vantera plus tard auprès de ses peuples, on le voit dans le premier texte que j'ai cité, de ce rôle d'agent provocateur. Encouragé de la sorte, Cinq-Mars en vient à conclure un traité avec l'Espagne, à trahir son maître, l'Etat et son pays. Il le raconte lui-même à son ami François-Auguste de Thou, fils du grand historien, qui ne l'approuve ni ne le dénonce. De Thou, jeune homme de haute culture et de caractère distant, n'a qu'antipathie pour Richelieu.

Durant l'été de 1642, Louis XIII, qui fait assiéger Perpignan, est à Narbonne avec Cinq-Mars. Richelieu, malade, se

tient à proximité. Soudain, le 12 juin, de Tarascon, Richelieu fait porter à Louis XIII une pièce accablante sur la trahison de Cinq-Mars. Louis XIII abandonne aussitôt à Richelieu son favori.

I^{er} ACTE

L'ARRESTATION ET LA TRADUCTION DES INculpÉS A LYON

Le 13 juin, Cinq-Mars est arrêté, de Thou également ; Gaston d'Orléans et Bouillon le sont de leur côté. Le dernier, qui commandait à l'armée d'Italie, s'est enfui, mais, dit Louis XIII pour le ridiculiser en même temps que pour le déshonorer : « Dieu bénit tellement nos résolutions que le Duc de Bouillon fut trouvé caché dans le foin où il s'était mis pour pouvoir ensuite se retirer dans le Milanais ». Le « trébuchement de l'ange terrestre », Cinq-Mars chéri des dames de la Cour, produit à Paris l'effet d'un coup de tonnerre et Voiture se répand à l'hôtel de Rambouillet en développements élégiaques. On sait bien, en effet, que Richelieu n'est pas d'un caractère à pardonner. Louis XIII, aussi malade que Richelieu, va le trouver à Tarascon et là, côte à côte, les deux maîtres de la France presque moribonds concertent la mort de l'écervelé qui s'est oublié jusqu'à trahir.

De Tarascon Louis XIII revient à Paris. Il passe à Lyon, il y séjourne du 7 au 13 juillet ; mais prétextant sa maladie, il refuse tout accès auprès de sa personne, n'accorde pas de réception à la municipalité lyonnaise ou Consulat.

Le roi parti, la scène de Lyon n'est pas longtemps vide. En août, le duc de Bouillon est amené prisonnier à Pierre-Scize. On voit arriver aussi le cardinal Mazarin, le confident de Richelieu, que Richelieu dans ses heures de gaieté sinistre appelle « Le frère Coupe-toujours ». Se rassemblent aussi

dans notre ville les membres d'un tribunal constitué exprès pour la circonstance et chargé de condamner par ordre, comme bien d'autres commissions extraordinaires formées auparavant par Richelieu quand il craignait que l'indulgence, ou la connivence du Parlement de Paris avec ses adversaires ne lui arrachât ses victimes. Les magistrats qui vont juger Cinq-Mars et de Thou sont des membres du Parlement de Grenoble et des conseillers d'Etat, dont le fameux Laubardemont, pourvoyeur préféré des vengeances du cardinal, avec pour président le chancelier Séguier, un courtisan éhonté⁴.

Cinq-Mars a été enfermé d'abord à Montpellier. « Ah ! faut-il mourir à vingt-deux ans ! », s'est-il écrié. Richelieu revient à Lyon. Terrassé par le mal il remonte le Rhône dans une barque qui en traîne à la remorque une autre contenant de Thou prisonnier. Le 5 septembre, arrivé à Lyon, Richelieu passe du bateau dans une litière couverte de drap violet. Le Consulat lyonnais est présent avec la consigne de rester muet. Les consuls font une profonde révérence devant la litière ; celle-ci, rideaux fermés, portée par des gentilshommes tête nue, entre à l'abbaye d'Ainay par une fenêtre élargie tout exprès. D'Ainay, invisible et présent, Richelieu va presser la marche du drame, renseigné à toute heure par Séguier.

Cinq-Mars a été amené la veille, par terre, dans un carrosse entouré des gardes du cardinal et de troupes. Ceton, lieutenant de la garde écossaise du Roi, chevauchait à la portière. Et l'entrée dans Lyon est pour M. Le Grand d'un sinistre présage, car, en 1630, ce fut la première étape du maréchal de Marillac, arrêté à l'armée d'Italie et ramené à Paris pour y être décapité. Malgré les prières de Cinq-Mars le carrosse reste ouvert pour le montrer aux yeux de la foule. Cela permet

4. Un de ces magistrats, le président de Lacoste, est recommandé par Alphonse de Richelieu à son frère comme « fort passionné pour le service du Roi » (Manuscrit 1485, f° 118 vo, Bibl. de la ville de Lyon).

à une personne, envoyée sans doute par sa mère, de lui jeter deux billets, qui, du reste, sont immédiatement saisis. Atteint de dysenterie, livide de souffrance, il apparaît toujours vêtu comme un roi de la mode : de drap de Hollande couleur de mûre, couvert de dentelles d'or, avec un manteau d'écarlate surchargé de galons d'argent. Résigné, il met la tête aux portières, salue « avec des sourires qui tiraient des larmes de tout le peuple ». Par le pont du Rhône, le pont de bois sur la Saône (à peu près sur l'emplacement du pont Tilsitt actuel), la rue Saint-Jean, on le mène à Pierre-Scize. Il avait cru qu'on le conduisait au château de Vincennes, qu'il pourrait chasser au bois de Vincennes. Son entrée à Pierre-Scize le détrompe, ainsi que les précautions prises à son encontre : une chambre éclairée de deux petites fenêtres sans autre vue ; Coton et des gardes auprès de lui, d'autres dans la pièce à côté et à toutes les portes. « On en veut à ma vie, dit-il alors. C'est fait de moi, le Roi m'a abandonné », et « Voici donc le dernier logis que je ferai ». Il est soigneusement isolé du duc de Bouillon, de M. de Thou, comme lui détenus dans la forteresse. Mais deux confesseurs leur ont été assignés, tous deux de la Compagnie de Jésus, le P. de Malavalette pour Cinq-Mars, le P. Mambrun pour de Thou.

II^e ACTE

LE PROCÈS

Il nous faut examiner d'abord le rôle du cardinal de Lyon au cours de l'instruction :

Ici se présente en effet un problème qui semble avoir échappé à M. de Vaissière, le dernier historien de la conjur-

ration de Cinq-Mars. On lit dans Fontrailles, un des complices de Cinq-Mars, qui, lui, sut se dérober par la fuite dès la découverte de l'entreprise, mais qui n'en est pas moins assez bien informé, on lit dans Fontrailles⁵ : « M. le Cardinal de Lyon fit appeler le P. Malavalette... à qui il donna commission de l'aller voir (Cinq-Mars) toutes les fois qu'il le demanderait », et « ledit Père rendit après compte à M. le chancelier et à MM. les cardinaux de Richelieu et de Lyon, de tous les interrogatoires, réponses et entretiens qu'il avait eus avec M. le Grand ». Il s'agit du cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, frère du cardinal-ministre, que ce dernier avait placé sur le siège primatial des Gaules pour mieux tenir par lui l'Eglise de France. L'accusation de Fontrailles est à retenir. Que vaut-elle ?

D'après Tallemant des Réaux, Alphonse de Richelieu s'est tenu alors loin de Lyon : « Le cardinal de Richelieu qui le connaissait bien ne voulut pas qu'il fût le trouver à Narbonne ; aussi l'autre ne le voulut point aller trouver à Lyon quand on y coupa la tête à M. le Grand »⁶. On doit penser que la correspondance d'Alphonse de Richelieu, dont la Bibliothèque municipale de Lyon a les copies authentiques en deux manuscrits⁷, peut nous dire s'il était à Lyon en même temps que son frère. A la vérité, cette correspondance se présente à nous en plein désordre, souvent sans nom de destinataire, sans indication de lieu ou de date. D'autre part le style en est très obscur, tout embarrassé de lourdes périodes de concetti, de traits et antithèses fort mal venus.

5. *Relation de tout ce qui s'est passé depuis la détention de MM. Le Grand et de Thou jusqu'à leur mort.*

6. *Historiettes*, Ed. Monmerqué, 1862, 6 v. in-8, tome II, p. 42.

7. Fond général, Mnss 1485 et 1486 : certaines lettres s'y trouvent en double. On s'étonne que les historiens du cardinal Armand aient négligé de tels documents.

Nous n'y trouvons que deux lettres, datées de Lyon, pour cette période de 1642 : l'une est de juin, l'autre du 30 septembre. Nous savons, d'autre part, qu'entre juin et septembre, Alphonse de Richelieu a séjourné dans le Midi : mais nous ne pouvons préciser davantage. La correspondance d'Alphonse ne nous indique donc pas s'il était à Lyon lors du procès de Cinq-Mars entre le 4 et le 12 septembre.

Du moins cette correspondance nous confirme une partie de la version de Tallemant, à savoir qu'avant le procès de Cinq-Mars il y eut querelle entre les deux frères de Richelieu. Le cardinal de Lyon écrit : « J'ai voulu me rendre à Lyon pour voir le Roi à son passage, on me l'a interdit, comme si c'eût été un crime de me trouver où je suis obligé d'être la plus grande partie du temps ; de façon que j'ai été obligé d'attendre en Avignon, avec beaucoup d'incommodité au préjudice du peu de santé que j'avais regagnée. Après le passage de M. le cardinal de Richelieu, j'ai désiré d'y aller ; j'ai eu peine à l'y faire consentir, et ai été contraint de n'y demeurer que huit jours, tant on m'a pressé, quoique M. le Cardinal Mazarin qui s'en doit aller promptement soit encore maintenant à Narbonne. M. le Cardinal de Richelieu y ayant été malade, et M. de Chavigny m'en ayant donné avis, je me disposais à l'aller voir par mer dans une felouque et, dans cet instant, je reçus une lettre de M. des Noyers qui me témoignait que Mondit S^r le Cardinal ne le désirait pas »⁸.

Une glose est indispensable pour ce texte si obscur. Dans la seconde phrase : « J'ai désiré d'y aller », y désigne Lyon, semble-t-il, tandis que dans la troisième, « M. le Cardinal de Richelieu y ayant été malade », y désigne Narbonne. De plus, chronologiquement et logiquement, la mention de la maladie d'Armand de Richelieu à Narbonne et du projet

8. M^{ss} 1486, f^o 727. A Madame (sic), s. l. s. d.

d'Alphonse d'aller l'y voir devait précéder la mention du passage d'Armand à Lyon. Un fait certain, c'est que le ministre ne s'est pas soucié d'obtenir de Louis XIII une audience pour son propre frère, il ne s'est pas soucié davanatage de recevoir son frère à Narbonne et même à Lyon. D'après d'autres lettres, nous apprenons qu'Armand a prétexté vis-à-vis de son frère que son « incommodité » n'était pas dangereuse. Le cardinal de Lyon n'en a pas été dupe. En effet il souligne que Sublet des Noyers et Mazarin avaient reçu la consigne de l'écartier de Narbonne ; il écrit à Armand même : « Vous n'avez pas agréé que je me donnasse l'honneur de vous aller voir ». A quelqu'un de mêlé dans cette affaire, il déclare : « Vous n'ignorez pas qu'on exige en cette saison une obéissance aveugle et qu'un péché véniel pour le plus chétif de tous les hommes serait mortel pour moi »⁹. A certaines de leurs relations communes il s'efforce de démontrer, semble-t-il, qu'il a fait preuve d'affection pour Armand dès qu'il l'a su malade et que son frère l'a fort peu payé de retour.

Mais le dissentiment des deux frères à propos de la visite à Narbonne n'implique pas qu'ensuite ils ne se trouvaient pas ensemble à Lyon pour concerter la perte de Cinq-Mars. Ici, la correspondance du cardinal de Lyon ne nous livre aucune indication. Sur le drame même de Lyon, elle ne contient rien.

Même si l'on prouvait un jour qu'Alphonse de Richelieu, systématiquement, s'est tenu à l'écart de son frère pendant que celui-ci pressait la condamnation de Cinq-Mars à Lyon, cela n'annulerait pas la portée de l'affirmation de Fontrailles. Même de loin, l'archevêque de Lyon pouvait, par lettre ou par respectables et discrètes personnes, transmettre au P. Malavalle l'ordre que lui-même aurait reçu de son frère, à savoir

9. Mss 1485, f^o 275, destinataire inconnu, s. l. s. d.

de ne recueillir la confession de Cinq-Mars que pour la livrer toute chaude au ministre et aux juges. Tallemant n'infirmes pas Fontrailles.

Pour contester les dires de ce dernier, il ne nous reste qu'à rechercher si le cardinal de Lyon gardait généralement vis-à-vis de son frère toute l'indépendance nécessaire. Leur querelle même à propos de la visite d'Alphonse à Narbonne, en serait un indice. Le ton général de la correspondance d'Alphonse le confirmerait, car on y voit un prélat non seulement dévoué à ses devoirs, mais notamment vis-à-vis du cardinal ministre, toujours disposé aux critiques, réserves et objections. Visiblement, pour tout, sa première tendance est de dire *non*. Ce ne sont cependant là que les écarts d'un esprit susceptible et tracassier, fantasque, hypocondriaque. Nul ne prend au sérieux, dans l'entourage des deux frères, les difficultés soulevées par le cardinal de Lyon. Armand le traite simplement comme un personnage à boutades, un grincheux, se contente de ne rien lui confier d'essentiel, de lui faire donner la consigne par Chavigny ou des Noyers, les secrétaires d'Etat. L'archevêque obéit toujours. Il est complètement dominé par la forte personnalité de son aîné, il l'admire profondément. Il l'aime aussi, car Armand une fois dans la tombe et ne pouvant plus lui être utile, Alphonse défendra en toute circonstance la mémoire d'Armand. Ne pensons donc pas que le cardinal de Lyon a dû, par caractère, refuser de trahir pour le cardinal-ministre le secret de la confession de Cinq-Mars au P. Malavalette. Ajoutons qu'un pareil acte ne méritait pas alors la réprobation de l'opinion. Louis XIII se vantait officiellement d'avoir tenu le rôle d'agent provocateur auprès de Cinq-Mars pour le compte d'Armand de Richelieu ! C'était aussi un devoir strict pour tout sujet de révéler les complots contre le Roi et l'Etat, le juriste de Thou le savait bien et allait en convenir avec citation du texte de loi à l'appui.

D'autre part, Alphonse de Richelieu se passionne naturellement contre Cinq-Mars. Il écrit dès les premières rumeurs de la rupture de son frère avec Cinq-Mars¹⁰ : « Les bruits qui ont couru et qui courent encore de la bonne volonté (*sic*) que M. Le Grand a pour lui ne m'ont pas alarmé quoique sa reconnaissance soit étrange¹¹, ne m'imaginant pas que le Roi voulût avoir si peu de soin de son propre intérêt que d'éloigner d'auprès de lui et de ses affaires une personne que la France et les pays étrangers jugent lui être absolument nécessaire ». Et la lettre se termine ainsi : « Mandez-moi, je vous supplie, confidemment ce qui en est ou pour le moins ce que vous jugez à propos que j'en sache ». A son frère même il écrit, au moment où Armand remonte de Tarascon à Lyon : « Je vous supplie d'agréer que dans les bruits qui courent de la méconnaissance et de l'ingratitude d'une personne qui vous doit tout, je vous en témoigne mon déplaisir et vous offre en même temps tout ce que je puis, c'est-à-dire, un désir passionné de vous pouvoir faire paraître que je suis, etc. »¹². Alphonse de Richelieu va plus loin. Une fois que Cinq-Mars a été décapité et que le duc de Bouillon, lui, a sauvé sa tête et obtenu sa liberté, le cardinal de Lyon rencontre le duc dans une société. Il ne peut le faire causer comme il aurait voulu : on est en compagnie des dames. Néanmoins il écrit du duc en haut lieu : « Il m'a parlé bien insidieusement » et « il semble qu'il soit fort reconnaissant de l'obligation qu'il a au Roi et à M. le Cardinal de Richelieu ». Bouillon, ajoute-t-il, tiendrait désormais à rendre « quelque service considérable ». Et il termine en assurant que lui-même saisira

10. Destinataire inconnu, s. l. s. d., mss 1485, f° 281.

11. C'est-à-dire l'aveuglement de M. Le Grand, Cinq-Mars.

12. S. l. s. d., mss 1485, f° 253 vo.

avec empressement toute occasion de compléter ces renseignements ¹³.

En résumé, contre le témoignage de Fontrailles, pour disculper Alphonse de Richelieu d'un acte que dans les idées de notre temps l'on juge très grave, on ne peut utiliser l'assertion de Tallemant des Réaux, à savoir qu'Alphonse se tint alors délibérément à l'écart de son frère. Au contraire. L'attestation de Fontrailles s'étaye de ces deux présomptions : le caractère même d'Alphonse de Richelieu docile à son aîné en dépit des apparences, et la passion avec laquelle il prit parti pour le ministre dans cette crise, l'empressement avec lequel il se fit l'informateur bienveillant en haut lieu des dispositions du duc de Bouillon, complice de Cinq-Mars, même après que la tête de Cinq-Mars était tombée.

Nous devons signaler l'énigme qui subsiste ainsi dans l'historique de l'instruction qui fut ouverte contre Cinq-Mars et de Thou.

Abordons maintenant l'instruction elle-même. On peut croire que dans ses entretiens avec le P. Malavalette, Cinq-Mars se tint sur ses gardes. Vainement Richelieu, par l'intermédiaire de Séguier, tira de Gaston d'Orléans, qu'il avait consigné à Villefranche-sur-Saône, toutes les précisions indispensables et même une copie certifiée du traité avec l'Espagne. Vainement fit-il confirmer ces charges par le duc de Bouillon qui se prêta, pour mieux perdre Cinq-Mars, à une confrontation avec lui. Cinq-Mars niait absolument.

Cinq-Mars, qui plus est, ne découvrait pas son ami de Thou. Ce dernier avait, par suite, toutes les chances d'échapper. Monsieur avait bien affirmé que de Thou suivait la conjuration d'un œil sympathique. Mais de Thou, fils d'un

13. Lieu, date et destinataire inconnus. « A Monsieur », porte simplement l'en-tête (Mnss 1485, f° 132).

célèbre magistrat qui avait été un remarquable historien et qui avait soutenu bravement la cause de Henri IV à la fin des guerres de religion, de Thou, « la plus grande espérance de la Cour », disait-on, tant il était entouré d'estime, de Thou excitait l'intérêt des juges et, avoue plus tard l'un d'eux, M. de Marca, « plusieurs de nous étions disposés à ne pas le condamner ». Cette situation exaspérait le cardinal-ministre, car il croyait voir en de Thou l'âme de la conjuration, car de Thou ne lui avait jamais caché une aversion silencieuse.

Un scénario fut donc combiné pour en finir. Laubarde-mont, le 10 septembre, vint comme nous dirions aujourd'hui « cuisiner » Cinq-Mars dans son cachot, lui fit espérer sa grâce. Et Cinq-Mars parla autant qu'il le fallait, jusqu'à reconnaître que de Thou avait su l'existence du traité avec l'Espagne. Il ajoutait que de Thou avait blâmé cette extrémité, mais peu importait, une vieille ordonnance¹⁴ frappait de mort, nous l'avons dit, quiconque avait connu la préparation d'un attentat contre l'Etat et ne l'avait pas dénoncée. Cinq-Mars perdait son ami comme lui-même.

Le 12 septembre au matin, Cinq-Mars fut amené devant le tribunal au palais de Roanne (le palais de justice). Souffrant, déprimé, il confirma tous ses aveux de l'avant-veille.

D'après certaines versions, cette scène et la suite jusqu'à signification de la sentence aux deux accusés, se serait passée de Thou étant tenu à l'écart de Cinq-Mars. Le témoignage le plus vraisemblable est celui qu'a retenu M. de Vaissière : c'est en outre le plus dramatique. De Thou fut amené devant les juges après qu'on eût fait retirer Cinq-Mars. Au cours d'un nouvel interrogatoire, de Thou commença par réitérer ses dénégations. Mais Cinq-Mars fut alors confronté avec lui.

14. De Louis XI : Plessis-les-Tours, 22 décembre 1477. C'est celle que de Thou va invoquer contre lui-même.

Alors de Thou : « J'avoue et je confirme que j'ai su la conjuration ». Et, à propos de Cinq-Mars : « J'ai fait tout mon possible pour l'en dissuader ; il m'a cru son ami unique et fidèle et je ne l'ai pas voulu trahir, c'est pourquoi je mérite la mort ; je me condamne moi-même par la loi de *Quisquis* ». De Thou s'accusait lui-même, non comme un prévenu accablé par les preuves, mais comme l'on court au suicide. Était-ce dégoût de la faiblesse de Cinq-Mars ? Était-ce dégoût de l'existence, dû à l'infidélité récente d'une maîtresse ? « Durant les trois mois de ma prison, j'ai si bien envisagé la mort et la vie que, de quelque vie que je puisse jamais jouir, elle sera malheureuse et que cette mort sera glorieuse puisque... je ne me trouverai jamais en si bonne disposition », expliquait-il lui-même à ses juges. On peut donc croire de sa part, dans cet instant, à un élan de mysticisme, au désir ardent de faire une bonne mort et d'en saisir l'occasion avec ferveur, désir fréquent à cette époque chez les âmes bien nées.

Les accusés furent emmenés hors de l'audience, Cinq-Mars dans une salle du palais de Roanne qui donnait sur la Saône. On le fit passer peu après dans une autre, car Richelieu remontait alors la rivière pour ensuite, par terre, gagner la Loire à destination de Paris. Pendant ce temps le chancelier recueillait les voix. Cinq-Mars fut condamné à l'unanimité, pour crime de lèse-majesté, à avoir la tête tranchée après avoir été présenté à la question, c'est-à-dire à la torture pour qu'il nommât ses complices. De Thou, par dix voix sur douze, fut condamné à mort pour crime de non-révélation, cette inculpation supplémentaire ayant été retenue que, informé des projets de Cinq-Mars, il était demeuré six semaines son commensal et son conseiller¹⁵.

15. En réalité, si l'on en croit le mot attribué à Louis XIII (v. plus loin), tout, jusqu'à l'heure du supplice, aurait été décidé à l'avance.

Les condamnés une fois réunis, Laubardemont et un de ses collègues viennent les préparer à la mort. Ensuite Palerne, greffier au criminel du présidial de Lyon, leur lit la sentence. D'après une version dont l'auteur se prétend témoin oculaire, Cinq-Mars aurait dit d'abord à de Thou : « Nous sommes tous deux condamnés à mourir, mais je suis bien plus malheureux que vous car, outre la mort, je dois souffrir la question ». Les versions les plus admises lui prêtent au contraire ce propos plus noble : « Ami, ami, que je regrette ta mort ! ». A quoi de Thou aurait répondu : « Eh ! que nous sommes heureux ! ». Et ils se seraient jetés dans les bras l'un de l'autre. De Thou s'adressant d'autre part à Thomé, prévôt des marchands du Lyonnais, chargé maintenant de le garder et qui, autrefois, l'avait promené dans Lyon comme un hôte de distinction, lui donne cette commission pour Alphonse de Richelieu : « Je le prie de demander pardon pour moi à Monsieur le Cardinal, non pas pour avoir haï sa personne, mais pour la haine que j'ai eue contre son gouvernement ».

Ce même jour, à la même heure peut-être, le cardinal-ministre, rejoint à Lentilly, sur la route du retour à Paris, par un exprès du chancelier, apprenait que M. Le Grand et M. de Thou venaient d'être condamnés à mort. « Monsieur de Thou, s'exclama-t-il trois fois. Ah ! Monsieur le chancelier m'a délivré d'un pesant fardeau ». Puis, réfléchissant : « Mais ils n'ont point de bourreau à Lyon ». Effectivement l'exécuteur des hautes œuvres s'était récemment cassé la jambe. L'envoyé rassura le cardinal-ministre. Vous verrez qu'effectivement il allait être pourvu au manque de bourreau.

III^e ACTE

L'EXÉCUTION

Cinq-Mars, d'après la sentence, devait être appliqué à la question sans délai. A l'approche de cette épreuve sa pensée se révolta : « Une personne de mon âge et de ma condition ne devrait pas être sujette à toutes ces formalités ». Les juges avaient convenu en secret que sur ce point la sentence ne serait pas exécutée. Était-ce humanité ? ou égards pour ce beau gentilhomme ? ou enfin crainte qu'il ne nommât comme le premier de ses complices le Roi qui l'avait provoqué à machiner la perte de Richelieu ? Il semble que, de son côté, le P. Malavalette ait prévenu Cinq-Mars qu'une telle mention n'était adoptée par le tribunal que « pour garder les formes ». Les « formes » ! les magistrats du temps de Louis XIII ont le même comique sinistre que plus tard ceux des *Plaideurs* de Racine et que le Bridoison de Beaumarchais.

« Les formes » sont en effet scrupuleusement gardées. Cinq-Mars est mené dans la chambre de torture dont l'aspect provoque en lui cette exclamation de dégoût : « Mon Dieu, où me menez-vous ! Ah ! qu'il fait mauvais ici ». On le lie sur le banc de torture, on l'interroge sur ses complices. D'après le dossier du procès, il aurait répété qu'il les avait tous nommés. Sans pousser plus loin ce macabre scénario, cette épreuve morale, on le ramène auprès de M. de Thou.

Ce dernier a mis ordre à ses préoccupations terrestres en écrivant à sa maîtresse, Mme de Guéméné, une lettre qui commence ainsi : « Madame, je ne vous ai jamais eu de l'obligation en toute ma vie qu'aujourd'hui qu'étant près de la quitter je la perds avec moins de peine parce que vous me

l'avez rendue assez malheureuse ». Elle se termine par cet adieu non moins amer : « Je meurs trop assurément, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur ».

Cinq-Mars et de Thou, assistés du P. Malavalette et du P. Mambrun, se réfugient dans la confession et dans la prière à haute voix, avec une exaltation religieuse croissante. Ils appellent de leurs vœux « la mort pour aller à la gloire ». De Thou répond à quiconque lui parle : « Je ne pense qu'à Dieu, je suis hors du monde », et son émoi nerveux transparaît dans ces paroles : « Je suis un poltron, un infirme ; cette résolution qui paraît en moi, mes amis, n'est point de moi mais de Dieu ».

Cependant un des juges fait informer les condamnés que cinq heures approchent : c'est l'instant fatal.

Durant la journée, sur les Terreaux, place ingrate d'aspect et que n'ornent point encore la façade de l'Hôtel de Ville et celle du monastère de Saint-Pierre, on a dressé un échafaud, surmonté d'un poteau du côté de la boucherie des Terreaux (emplacement du bazar actuel de l'Hôtel de Ville). Au pied du poteau, un billot ; accédant à l'échafaud, une échelle du côté de l'abbaye de Saint-Pierre. Quatre pennonages ou bataillons de la milice bourgeoise, soit 1.200 hommes, commandés chacun par son capitaine (l'un de ces officiers a laissé une relation anonyme de ce qu'il a vu), entourent l'échafaud. Le Consulat s'est installé, pour ne rien perdre du spectacle, aux fenêtres donnant sur la place de la maison dite du Caillou, gardée par un piquet des 50 arquebusiers de la ville¹⁶. La place, les toits et fenêtres à l'entour sont noirs de monde.

Cependant les condamnés, à l'heure fixée, sortent du palais

¹⁶ Voir, sur la milice et les arquebusiers, l'ouvrage classique de VIAL, *Institutions et coutumes lyonnaises. Le capitaine de la Ville*, Lyon 1907, in-12.

de Roanne, Cinq-Mars et le P. Malavalette devant, de Thou et le P. Mambrun derrière. Au bas du perron, ils trouvent leurs juges. Ils leur font « un beau compliment ». De Thou dit à Laubardemont : « Vous m'avez jugé en homme de bien », et il l'embrasse « avec tant de tendresse et de cordialité » que Laubardemont pleure « à chaudes larmes » en lui rendant son accolade. Les pleurs d'un Laubardemont ! Quel sujet à superbes antithèses pour un poète romantique, et que Vigny a pourtant négligé dans son fameux roman de *Cinq-Mars*.

Toujours avec leurs confesseurs les condamnés montent en carrosse et, sans doute par le Pont du Change et la rue de la Lanterne, le carrosse les emmène vers l'échafaud. Il marche sous escorte, au pas, tant la foule est dense. Derrière suit à pied un vieil homme mal mis, portant un mauvais sac où il cache un couteau : un portefaix que Séguier a décidé, moyennant grosse somme d'argent, à faire office de bourreau.

Un témoin écrit à propos de Cinq-Mars et de Thou : « C'était une compassion à voir le courage avec lequel ils allaient au supplice, nonobstant le trouble de l'abord et la multitude du monde ¹⁷ ». Par instants ils se montrent à la portière, ils demandent les prières des assistants, ils saluent et dans le silence qui pèse éclatent les gémissements du peuple ; des femmes s'évanouissent. Par instants les condamnés discutent à qui mourra le premier : « Vous voulez m'ouvrir le chemin de la gloire », dit M. de Thou. « Hélas ! je vous ai ouvert le précipice » confesse Cinq-Mars. Le cortège s'arrête devant l'échafaud. Le P. Malavalette en descend, puis Cinq-Mars que le prévôt des maréchaux, se penchant à la portière, a appelé à mourir le premier.

17. Lettre de l'abbé Puthod de Lyon, 29 octobre 1642 (*Revue savoisienne*, 1895, p. 230).

Des détails de l'exécution nous avons les versions les plus différentes. Toutes montrent que les choses se firent avec une lenteur qui nous paraît inhumaine. La cause n'en fut pas seulement l'inexpérience du bourreau et l'émoi général. Rien d'autre part ne permet d'attribuer à un Séguier, à un Laubardemont le désir de plaire au cardinal-ministre en faisant souffrir aux victimes mille morts en une seule. La faute en est, semble-t-il, aux habitudes du temps telles que M. de Vaissière les met en lumière dans son récit de la décapitation de Marillac¹⁸. Pour les gens d'alors une exécution capitale devait être un acte d'édification : de là, sur l'échafaud même, à la vue du public, convié à s'y associer, des exhortations multiples à haute voix adressées par les confesseurs aux condamnés, et, en réponse, des oraisons et actes de contrition à haute voix de ces derniers. La Voisin, la Brinvilliers, feront scandale, peut-on dire, sous Louis XIV, par le refus obstiné de se repentir sur l'échafaud. Cinq-Mars, de Thou, illustres coupables, pénétrés de la grandeur de leurs fautes, étaient tout acquis à cette mission in-extremis.

Descendu du carrosse, Cinq-Mars produit une sensation immense. Sur l'habit d'or qu'il portait en entrant dans Lyon, il a mis un collet de dentelles ; il porte un chapeau noir « retroussé à la catalane », des bas blancs garnis de dentelles, un manteau écarlate. Il monte lestement les degrés de l'échafaud, adresse une révérence à toute l'assistance en « se tournant vers les trois faces du théâtre ». Puis, « tantôt accommodant son collet, tantôt la main gauche sur la hanche, il « se donne à considérer au peuple avec la même grâce et assurance que dans la chambre du Roi », ou bien « le bras gauche appuyé sur l'épaule du confesseur, les yeux levés au ciel, le visage toujours riant », il écoute les exhortations du P. Mala-

18. P. DE VAISSIÈRE, *Un grand procès sous Richelieu : l'affaire du Maréchal de Marillac*, Paris, 1922, in-8.

valette. Ensuite, il remet à cet ecclésiastique, pour les pauvres, son manteau, un relève-moustache couvert de diamants qu'il retrouve dans sa poche, une boîte enrichie de diamants contenant peut-être le portrait de sa maîtresse, une bague. Enfin il enlève son pourpoint, se fait couper les cheveux par le confesseur, embrasse le crucifix, récite avec le confesseur une prière, place la tête sur le billot, est décapité d'un seul coup. Le bourreau dépouille le cadavre soigneusement pour en garder les vêtements ; après quoi il le traîne vers un coin de l'échafaud : nul ne s'étonne d'une pareille scène, trait affreux des mœurs judiciaires et pénales du bon vieux temps.

C'est maintenant à M. de Thou. Il descend du carrosse en vêtement sombre, sur le bras un manteau court. Il monte les degrés de l'échafaud précipitamment, il en fait le tour, il embrasse le bourreau, il salue la foule d'un air grave. Puis il appelle le P. Malavalette, le tient embrassé. Avec lui il récite à haute voix un psaume ; il fait la paraphrase de chaque verset et l'achève par ces mots : « Lyon, tu me donnes aujourd'hui une vie éternelle », tout cela « avec une ferveur de séraphin, avec des transports et des sursauts si violents que l'on eût dit que son âme s'envolait au ciel ». Ses yeux tombant sur le billot tout rougi du sang de son ami, il demande qu'on lui bande les yeux. Et les yeux bandés il commence une dernière prière d'une voix mal assurée.

Mais c'est trop d'émotions pour un bourreau novice. L'exécuteur éperdu frappe M. de Thou au hasard, sur la tête, sur le corps convulsé, sur la gorge. Au septième coup seulement cette boucherie prend fin.

Les corps sont portés au couvent des Feuillants. La sœur de de Thou, la présidente de Pontac, vient l'y chercher le lendemain. Cinq-Mars y restera enterré, ignoré jusqu'en 1835.

Le duc de Bouillon aurait dû les suivre dans la mort, il se rachète en livrant à Richelieu sa forteresse de Sedan.

EPILOGUE

« M. de Cinq-Mars est mort en cavalier, M. de Thou est mort en chrétien ». Telle fut l'impression générale sur la fin des deux condamnés de Lyon. Le cardinal-ministre, lui, écrivait : « M. le Grand est mort avec constance et quelque affectation de mépriser la mort ; il a porté son humeur hautaine jusque sur l'échafaud... M. de Thou est mort avec plus d'inquiétude, grande dévotion et grande humilité ». D'après Tallemant des Réaux, « M. de Thou fit le cagot et il semblait avec ses longs discours qu'il voulût se familiariser avec la mort »¹⁹. Richelieu et Tallemant exagèrent. Cinq-Mars était mort comme il avait vécu, en beau gentilhomme, frivole et brave, aussi soucieux d'une attitude élégante que de son salut éternel. Qu'il y ait eu dans son cas du cabotinage, ainsi que l'insinue Richelieu, c'est péché véniel si l'on songe que la tragédie qu'il jouait était vécue (au sens propre du mot), qu'il la jouait « au naturel », comme on dit en argot de théâtre. D'autres traits chez lui prêtent davantage à la critique s'il est vrai qu'il ait éprouvé quelque envie en songeant que la torture allait être épargnée à M. de Thou dont il causait la perte, s'il a eu quelque défaillance devant le banc de torture. De Thou, de son côté, n'a pas abdiqué au moment suprême sa ranceur à l'égard d'une maîtresse trop volage. Il n'a pu dominer l'appréhension physique du supplice que par un recours désespéré à l'exaltation religieuse. Sur ce dernier point, Richelieu et Tallemant des Réaux ont vu clair et Richelieu a trouvé pour caractériser l'attitude de sa victime ce mot, « inquiétude », riche de sous-entendus perfides. L'impitoyable vérité historique peut se refuser à voir dans Cinq-Mars et de Thou

19. *Historiettes*, tome I, p. 457.

à leur dernière heure des héros à la Plutarque ; mais par leurs légères et éphémères faiblesses, ils sont plus vrais, plus riches d'humanité, plus près de nous.

Avaient-ils mérité la mort ? Aucun doute de ce genre n'effleura la conscience de Richelieu, voire même celle de Louis XIII. Au soir du 12 septembre, arrivé à Lentilly, le cardinal-ministre écrivait : « Perpignan est aux mains du Roi ; et M. le Grand et M. de Thou en l'autre monde. Ce sont deux effets de la bonté de Dieu pour l'Etat et pour le Roi qu'on peut dire être bien égaux ». Quant à Louis XIII, alors à Saint-Germain, et prévenu du jour et de l'heure de l'exécution, il disait en regardant sa montre : « Dans tant de temps, M. le Grand passera un vilain moment ». La raison d'Etat, l'obligation de punir des traîtres enlevaient à Richelieu et à son maître toute pitié.

Cependant Cinq-Mars n'avait cru commettre qu'un péché de jeunesse, de Thou n'était coupable que de fidélité à son ami.

L'opinion publique, d'abord muette de terreur, se révolta contre ce verdict dès que la mort de Richelieu, trois mois plus tard, lui eût rendu la voix. Cette protestation, la postérité, Vigny dans son roman célèbre de *Cinq-Mars*, l'ont recueillie, s'y sont associés, l'ont consacrée.

On souhaiterait, dans le concert de réprobation des contemporains, pouvoir distinguer le cri d'horreur des Lyonnais, c'est-à-dire des témoins directs. Sur ce point précis, tout document nous manque.

Mais sur le souvenir que les Lyonnais de 1642 gardaient de la politique générale du cardinal-ministre, est-il téméraire de citer les épitaphes composées à sa mémoire et conservées à la Bibliothèque de la Ville de Lyon ?²⁰. Elles sont demeurées

20. Fond général, mss 756, surtout f° 128.

anonymes. Citons-en une au moins sous forme de sonnet. L'auteur, laissant la parole à Richelieu, s'y montre, à notre avis, très supérieur à Corneille, auteur lui-même, on le sait, d'une poésie de ce genre :

me
J'ai vécu sans pareil et régné sans égal ;
On admire partout mes vertus et mes vices,
Mes desseins comparés avec mes services
Font douter si j'étais souverain ou vassal.

Quoi que j'aie entrepris, soit de bien, soit de mal,
J'ai toujours rencontré de fidèles complices,
Et le ciel et l'enfer me furent si propices
Qu'on doute qui des deux me nomma cardinal.

J'ai fait régner le fils ²¹, j'ai fait bannir la mère ²²,
Et si j'eusse vécu j'aurais perdu le frère ²³
Pour, de la France, seul gouverner le timon.

Tous ceux qui m'ont choqué ont senti ma puissance,
Pour dompter l'Espagnol j'ai ruiné la France :
Jugez si j'en étais ou l'ange ou le démon.

On voudrait pouvoir affirmer qu'une inspiration si âpre, un rythme si vigoureux, un choix si parfait et un balancement si heureux des épithètes sont l'œuvre d'un Lyonnais, d'un Lyonnais partagé entre l'admiration pour le ministre et l'aversion pour le drame des Terreaux.

21. Louis XIII.

22. Marie de Médicis.

23. Gaston d'Orléans.

II^e PARTIE

UNE COMÉDIE A L'ITALIENNE DANS BELLECOUR

Après le drame de l'exécution de Cinq-Mars et de Thou, aux Terreaux, en 1642, la comédie des amours de Louis XIV et de Marie Mancini, « dans Bellecour », suivant l'expression du temps, en 1658-1659.

C'est une comédie à l'italienne d'abord par l'intervention de Mazarin qui, à l'arrière-plan, machine une intrigue diplomatique de sa façon, puis par le dénouement qui, selon les règles du genre, ne pouvait être qu'un mariage. Mais à l'encontre de toutes les règles, le dénouement est quelque peu mélancolique, le mariage conclu n'est pas celui que pouvaient souhaiter à la Cour les âmes tendres : la raison d'Etat, toujours par le fait de Mazarin, oblige Louis XIV au mariage de raison avec une infante d'Espagne et met en fuite l'amour²⁴.

24. J'indique ici les principales références une fois pour toutes : *Les Illustres aventurières ou Mémoires d'Hortense et de Marie Mancini*, annoté par P. CAMO (Paris, 1929, in-8) : contient sous un titre qui date du temps, mais qui était déjà fantaisiste, les *Mémoires D. M. L. D. M. (de Madame la duchesse de Mazarin, Hortense Mancini)* et *l'Apologie ou les véritables Mémoires de Madame Marie Mancini, Connétable de Colonna, écrits par elle-même* (Leyde, 1678, in-8), écrits inspirés tout au moins par Hortense et Marie ; CHAPPUZEAU, *Lyon dans son lustre* (Lyon, 1656, in-4°) ; LORET, *la Muse historique*, Paris, 1656-1665, éd. Livet (Paris, 1857-1878) ; Mlle de MONTPENSIER, *Mémoires* (collection Petitot) ; Mme de MOTTEVILLE, *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche* (collection Petitot) ; PÉRICAUD, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Lyon* (Lyon, 1833-1846, 2^{v.} in-8) ; *Segraisiana* (Paris, 1722, in-12) ; Louis

1^{er} ACTE

EN FORME DE PROLOGUE

Quels sont les personnages ? D'abord Mazarin et Anne d'Autriche qui font figure de père noble et de mère noble ; puis Louis XIV et Marie Mancini, les amoureux ; ensuite deux comparses : Monsieur frère du Roi, Mademoiselle ou « la Grande Mademoiselle » cousine du Roi ; enfin des personnages épisodiques : la duchesse de Savoie et sa fille, l'envoyé du roi d'Espagne, Pimentel, qui reste dans la coulisse.

Mazarin, c'est l'ancien aventurier italien, « le faquin des Abruzzes », devenu au service du pape l'élégant et subtil capitaine Mazarin, devenu au service de Richelieu le cardinal Mazarin, dressé par le grand ministre de Louis XIII à la direction de la politique extérieure de la France. En dernier lieu, aimé de la veuve nostalgique et ardente de Louis XIII, Anne d'Autriche, et se laissant aimer d'elle, il est devenu par un nouvel avatar premier ministre, et, malgré les orages de la Fronde, il demeure en 1658 possesseur du cœur de la reine-mère et investi de la confiance du jeune Louis XIV, donc maître absolu de la France. Très italien de caractère, d'une virtuosité accomplie, froidement réaliste en politique, vivant par ailleurs sa prodigieuse destinée en dilettante et en artiste, aimablement sceptique et méprisant pour l'humanité entière, il n'a de souci que pour l'intérêt de ce royaume où il s'est glissé jusqu'à la toute puissance.

Auprès de lui, Anne d'Autriche est au contraire passionnée d'orgueil, orgueil d'être fille et sœur de rois (Philippe III et

PERTRAND, *Louis XIV* (Paris, 1923, in-8), et du même *la Vie amoureuse de Louis XIV* (Paris, 1924, in-8) ; Lucien PÉREY, *Une princesse romaine au XVII^e siècle* (Paris, 1896, gd. in-8).

Philippe IV d'Espagne), veuve de roi (Louis XIII), mère de roi (Louis XIV). Mais elle est non moins passionnée pour le bel Italien qui lui a fait connaître l'amour.

Louis XIV, lui, est dans tout l'éclat de ses vingt ans : « Le plus bel homme et le mieux fait de son royaume », nous dit la Grande Mademoiselle, « les yeux majestueux, vifs, espiègles, voluptueux », nous dit-elle encore, avec sur les lèvres, nous assure M. Bertrand, « comme une soif de baisers ». Il déborde de la fierté d'être Roi, de la joie de vivre, d'élégance naturelle et de dignité courtoise, et depuis peu il vibre à la lecture des poètes, à tous les rêves de prouesses, à la vue de toutes les dames de beauté. Tel nous le montrera Racine.

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Nonobstant Mazarin a instruit le souverain des exigences de la politique ; un étranger irrévérencieux, l'Italien Primi Visconti, surprend parfois chez ce prince aux inspirations et ambitions chevaleresques « le regard luisant du renard », et son confesseur observe avec contentement qu'il « croît tous les jours en dissimulation ».

Marie Mancini, en 1658, a dix-huit ans. Nièce de Mazarin, elle fait partie de cette séquelle qui l'a suivi en France pour faire fortune. Elle fut d'abord, à la différence de ses sœurs, Olympe et Hortense surtout, fort dépourvue d'attraits, « maigre, sèche et noire comme un pruneau ». Confinée dans un coin du Louvre, énervée par l'âge ingrat, elle n'a songé longtemps qu'aux niches et aux insolences. Puis elle s'est faite lentement et s'en est rendu compte : des yeux « vifs, spirituels et touchants » que Mme de Lafayette compare à des « diamants », « des dents admirables, les cheveux plus noirs que du jais, la taille belle ». En somme, une fausse laide. Avec cela charmante d'imprévu, d'esprit, de brillant dans sa conversation, éprise de romans, déclamant du Corneille, par caractère « hardie, résolue, emportée, jalouse ». Libérée de toute con-

trainte par la mort de sa mère, en 1657, vivant dans une Cour où « les premiers et les mieux faits des seigneurs » et « les plus grandes dames » épèlent ensemble la carte du Tendre, elle respire une atmosphère d'amour qui, combattue chez elle par le sang-froid le plus averti, peut lui faire penser qu'elle est « capable de régner sur les cœurs des plus puissants princes de l'Europe ».

Faute d'hommages, elle tournerait probablement à la virago. Mais, après avoir courtisé sa sœur Olympe, Louis XIV la remarque, le lui fait comprendre. Ce sont dès lors, en 1657 et 1658, deux années d'inclination platonique promenée de Paris aux résidences royales. « Les assiduités de ce monarque..., ses langueurs..., ses soupirs » font naître entre eux un commerce « si doux et si affable », écrira-t-elle plus tard. Et « je connus que le Roi ne me haïssait pas, ayant déjà assez de pénétration pour entendre cet éloquent langage qui persuade bien plus sans rien dire que les plus belles paroles du monde ». A ce langage « des muets truchements », Louis XIV ajoute les traits de cette galanterie raffinée sans laquelle alors on ne pouvait trouver l'accès du cœur d'une Précieuse : ayant heurté par mégarde la main de Marie du pommeau de son épée, il saisit cette épée et, « d'une colère toute charmante, il la tira du fourreau et la jeta, je ne veux pas dire comment », nous raconte-t-elle encore. Puis viennent les tendres aveux : à l'armée, devant Marie, Louis XIV s'expose au feu de l'ennemi et, déclare-t-il, « pour voir vos yeux, j'en ferais bien davantage ». Et voilà que, dans l'été de 1658, une maladie de son bien-aimé bouleverse la jeune fille : « Elle se tue de pleurer ». Le Roi sauvé, c'est en elle un ravissement, tandis que chez Louis XIV la reconnaissance échauffe encore la passion. Si bien qu'à l'automne de 1658, Marie Mancini peut croire que le caprice de Louis XIV la fera couronner reine de France.

Monsieur frère du Roi, Mademoiselle cousine du Roi, sont

moins intéressants. Monsieur, trop joli garçon, enrubanné, efféminé, sans volonté devant ses favoris, est, en digne fils de France, très méprisant pour le reste de l'humanité. Mademoiselle, longtemps égarée à la poursuite d'un trône digne d'elle, et parmi les aventures de guerre de la Fronde, maintenant en passe de devenir vieille fille, recrutée de fatigues et de déceptions, obstinément romanesque, suit des yeux, avec plus d'envie que de sympathie, l'ascension de Louis XIV et de Marie Mancini vers le bonheur.

II^e ACTE

LA COUR A LYON

LA DOUBLE INTRIGUE DU MARIAGE SAVOYARD ET DU MARIAGE ESPAGNOL

Soudain, à la fin de 1658, Mazarin et Anne d'Autriche emmènent la Cour à Lyon. La guerre commencée par Richelieu contre l'Espagne se termine en faveur de la France. Depuis longtemps le cardinal-ministre songe à en recueillir les bénéfices. Le moyen le plus sûr serait d'obtenir pour Louis XIV la main de l'infante d'Espagne, fille de Philippe IV, nièce d'Anne d'Autriche, avec pour dot immédiate l'Artois et le Roussillon, deux provinces que la France occupe déjà, avec en perspective tout l'héritage de la monarchie espagnole en Europe et au Nouveau Monde si le fils infant de Philippe IV, très chétif, vient à mourir. Mariage de raison, assurément : l'infante Marie-Thérèse est laide, de teint jaune, hébétée, une vision d'Antonio Moro. Mais quelle dot ! quelles espérances ! La raison d'Etat avant tout, n'est-ce pas ? Précisément, pour éviter le passage de sa succession à la Maison de France, le roi d'Espagne s'est dérobé jusqu'ici. Mazarin

imagine donc un voyage de Louis XIV à Lyon, pour y rencontrer la duchesse douairière de Savoie et sa fille Marguerite, laquelle, à tout prendre, constituerait un parti convenable : ou Philippe IV alors se décidera à offrir la main de l'infante, ou Louis XIV épousera la princesse savoyarde. Il y a bien l'idylle de Louis XIV et de Marie, nièce de Mazarin. Mais le cardinal n'en fait nullement état, soit qu'il la juge une simple amulette, soit plutôt qu'il y voie un paravent derrière lequel il pourra ourdir ses intrigues matrimoniales.

La Cour part pour Lyon le 26 octobre 1658 : convoi démesuré de cavaliers, carrosses et charrois, emportant jusqu'à des meubles afin qu'à toutes les étapes le Roi se retrouve chez lui.

Seulement les nièces de Mazarin sont du voyage et le Roi ne bouge d'auprès de Marie : tous deux tantôt en carrosse, tantôt à cheval, à cheval plutôt, car alors l'élégant cavalier peut rendre à la belle amazone mille petits soins, vérifier le harnachement de sa monture, la mettre en selle, s'isoler avec elle. Olympe Mancini se montre furieusement jalouse en voyant Louis XIV causer avec sa sœur « le plus galamment du monde », et la chevauchée n'en est que plus piquante pour Marie. A la vérité, Louis XIV parle volontiers aussi de la jeune Savoyarde à la rencontre de laquelle on s'avance. Marie n'est pas encore maîtresse de la pensée du Roi.

Le 24 novembre, la Cour entre dans Lyon par la porte de Vaise (elle s'est longtemps arrêtée à Dijon), et elle prend pour quartier général Bellecour. Naguère terrain marécageux ou brûlé de soleil, Bellecour, devenu la propriété du Consulat, est une place superbe que nous décrit avec orgueil le Lyonnais Chappuzeau. Bellecour « revêtue d'un gazon toujours vert », « abritée de trois beaux rangs de tilleuls » au midi, a pour cadre les hôtels magnifiques construits tout autour par la haute société lyonnaise. « C'est où se donnent parfois des sérénades, où se tiennent des concerts, où se pratiquent toutes sortes

d'honnêtes galanteries, marques... visibles de la douce liberté lyonnaise..., où se voient mille beaux visages, mille personnes lestement vêtues ». Louis XIV s'installe à l'hôtel Mascrary, dit la Maison rouge, à l'angle de la rue du Peyrat ; non loin de lui, Monsieur, chez un riche Gènois nommé Jove, dont la demeure est « un vrai bijou » ; tout près de là se logent la Grande Mademoiselle, Mazarin et ses nièces. Anne d'Autriche réside au palais de l'abbé d'Ainay. Tel est, avec l'archevêché, séjour de l'archevêque Camille de Neuville, avec le palais du gouvernement, rue Saint-Jean, où habite le duc de Villeroy, gouverneur de Lyon, avec l'hôtel de ville de Simon Maupin, tout battant neuf, aux Terreaux, le décor d'une comédie dont Mazarin construit au jour le jour le scénario.

Dans Lyon empli d'une multitude de seigneurs, grandes dames, gentilshommes, ecclésiastiques, fournisseurs, aventuriers, valets, mendiants même, commence une existence de cérémonies, de fêtes et de dissipation qui, autant que l'assiduité de Louis XIV auprès de Marie Mancini, facilitent à Mazarin ses pourparlers diplomatiques.

Le 25 novembre, Louis XIV et Anne d'Autriche reçoivent le Consulat qui les harangue à genoux. C'est l'occasion, au palais d'Ainay, d'un de ces graves conflits de préséance qui passionnaient les gens du temps : le doyen du chapitre de Saint-Jean prétendant avoir le pas sur la municipalité et, pour se l'assurer, occupant la porte de la chambre de la Reine-mère, jusqu'au moment où le maître des cérémonies vient prendre par la main le prévôt des marchands, et l'introduit dans la chambre, suivi des consuls.

Le 28 arrivent Madame Royale, c'est-à-dire la duchesse-mère de Savoie, et sa fille Marguerite, bientôt suivies du duc de Savoie Charles-Emmanuel II. La jeune princesse, le duc viennent sans illusions, sans enthousiasme, pressés par leur mère qui, elle, est résolue à tenter la chance. Cependant Mazarin a

donné à l'abbé Amoretti, agent de la Savoie, cette assurance : si la princesse Marguerite plaît à Louis XIV, le mariage se fera. Les visiteuses entrent dans Lyon, venant du Dauphiné, par le pont du Rhône. Leur carrosse est précédé de douze pages vêtus de velours noir, de gardes en casaque noire galonnée d'or et d'argent ; il est suivi de nombre de carrosses à six chevaux, d'une foule de mulets caparaçonnés de velours noir ou cramoisi, portant les armoiries de Savoie brodées en or et en argent. Tout cet étalage de splendeur n'abuse point la Cour sur les humbles ressources de la Maison de Savoie. Louis XIV est venu à cheval jusqu'à la Guillotière. Il salue gracieusement les princesses, monte dans leur carrosse, commence à causer avec Marguerite de Savoie « comme s'il l'eût vue toute sa vie ». Ensuite, pendant que le cortège va s'installer à l'archevêché, Louis XIV vient dire à sa mère sa première impression sur celle que Mazarin semble lui destiner pour épouse : « Elle a le teint olivâtre, cela lui sied bien ; elle a de beaux yeux ; enfin elle me plaît et je la trouve à ma fantaisie ».

Or le soir même arrive en secret Pimentel, envoyé du roi d'Espagne, pour mettre sur le tapis le mariage espagnol. « J'ai une nouvelle à dire à Votre Majesté à quoi elle ne s'attend pas et qui va la surprendre au dernier point, annonce Mazarin à Anne d'Autriche. — Est-ce que le roi mon frère m'envoie offrir l'Infante ? — Oui, Madame, c'est cela ». Mazarin néanmoins va prolonger l'intrigue du mariage savoyard : deux sûretés valent mieux qu'une.

Seulement Marie Mancini a su de son côté que Louis XIV trouvait la Savoyarde à son goût. Elle l'a su de Mademoiselle qui a goûté un malicieux plaisir à la renseigner. « Je laisse à penser à ceux qui ont aimé, écrira-t-elle, quel tourment ce doit être, la crainte de perdre ce qu'on aime extrêmement, surtout quand l'amour est fondé sur un si grand sujet d'aimer, quand la gloire autorise les mouvements du cœur ». Dans une

longue conversation avec Louis XIV, le soir même, Marie mêle les reproches aux prières. « N'êtes-vous pas honteux que l'on vous veuille donner une si laide femme ? ». Aussi le lendemain Louis XIV se montre glacial vis-à-vis de la princesse Marguerite. Au bal, avec elle, il ne desserre pas les dents. Il courtise devant elle Marie Mancini. « Cela étourdit fort Madame de Savoie ». Marguerite, fine et fière, cherche dans les jours qui suivent à gagner Anne d'Autriche. Peut-être dans ce but, elle et sa mère étalent une piété ardente. Mais l'affaire du mariage savoyard n'intéresse plus Mazarin. Il reçoit en effet de Philippe IV la nouvelle de la naissance d'un nouvel infant d'Espagne : c'est l'avenir de la dynastie assuré, semble-t-il. Dès lors disparaît, de l'autre côté des Pyrénées, tout obstacle politique au mariage de Louis XIV avec l'infante : celle-ci n'apportera plus à son époux de droits à la succession d'Espagne. Mazarin n'est point arrêté dans la conclusion du mariage espagnol : outre le profit immédiat, deux provinces, nous l'avons dit, Mazarin persiste à escompter l'avenir d'une telle union pour le roi de France. De fait, après la mort de ses aînés, un troisième infant ne naîtra que pour végéter sous le nom de Charles II, et c'est lui qui léguera en 1700 à Louis XIV son immense royaume.

La duchesse de Savoie apprend sur ces entrefaites qu'un agent espagnol est à Lyon. Elle demande des explications au cardinal-ministre. Il répond que le mariage espagnol a ses préférences, parce que c'est le moyen d'amener la paix : argument préféré des diplomates de tous les temps parce qu'il leur permet de capter l'opinion publique. Mazarin promet au surplus qu'en cas d'échec du projet d'Espagne, Louis XIV se rabattra sur le projet savoyard. Madame Royale pâlit, pleure, maudit le 28, date de son arrivée, car, d'après ses dires, le 28 a toujours été pour elle une date funeste. Plus digne, Marguerite déclare qu'elle ne veut qu'un mari qui l'aime. Le 8 décembre 1658,

les princesses de Savoie repartent, poursuivies des impitoyables moqueries d'Anne d'Autriche. Madame Royale, à en croire la reine-mère, était, avec ses larmes, « la plus grande comédienne qui fût au monde ». C'est qu'Anne d'Autriche, fille d'Espagne, ne se tient pas de joie à l'idée du mariage espagnol.

III^e ACTE

PARMI LES DIVERTISSEMENTS DE COUR L'IDYLLE ROYALE S'AFFIRME

La négociation avec Pimentel devient officielle. Cependant Marie Mancini qui a éprouvé son empire sur le Roi est décidée à défendre son amour. Le séjour à Lyon se prolonge, car Mazarin souffre de la goutte et a des affaires à régler sur place. Autour de Louis XIV et de Marie se déroule pour la Cour la vie inimitable, le tourbillon des plaisirs. Anne d'Autriche partage ses visites entre les couvents ou les églises et le cardinal : dévotion et galanterie, n'est-ce pas toute l'Espagne ? La Grande Mademoiselle, qui se trouve être princesse de Dombes, profite du voisinage pour aller à Trévoux et y jouer quelques heures à la souveraine, divertissement que Mazarin juge maintenant innocent. Louis XIV accorde du temps aux pratiques pieuses qui font partie de ses devoirs officiels. Pourtant à la cathédrale, durant la grand'messe de Noël, le Roi n'écoute guère parce qu'il s'élève un conflit de préséance entre le grand aumônier et le chapitre de Saint-Jean. Le 1^{er} janvier 1659, cérémonie de l'attouchement des écrouelles : tous les loqueteux du pays viennent présenter leurs plaies au Roi qui, par l'apposition miraculeuse de ses mains, doit les guérir. Surtout les fêtes succèdent aux fêtes : bals, collations, banquets de la famille royale à la vue d'un public de privilégiés, représentations

théâtrales avec musique de Lulli, « un grand baladin qui écrit les plus beaux airs du monde », note négligemment Mademoiselle. A ces fêtes sont accueillies quelques Lyonnaises : Mme de Féteau, Mme Mignot, etc., « bien faites et spirituelles pour des dames de province ». Monsieur s'en offusque : « Ah ! ma cousine, chassez ces femmes », dit-il à Mademoiselle. « Elles sont si aises de contempler les princes », intercède Mademoiselle. On fait cependant sentir aux Lyonnaises qu'elles ne sont pas « du bel air » et quand, dans un bal, un seigneur dérobe à l'épouse d'un médecin ses petits souliers pour les faire circuler, la plaisanterie est jugée délicieuse. Monsieur, si attentif à éviter le contact des femmes de la société lyonnaise, endosse avec abnégation, dans un bal masqué « des coups de pied au c... » (c'est Anne d'Autriche qui localise ainsi avec précision) que lui décoche, par erreur, dit-on, son favori du moment, le comte de Guiche. Enfin plusieurs courtisans, pour se distraire, cherchent à évoquer le diable : un farceur le leur montre sous les espèces d'un petit ramoneur, et cette apparition les fait fuir par les fenêtres, d'où quelques bras et jambes cassés.

Louis XIV juge qu'il se doit d'assister aux fêtes. Très sportif aussi, comme nous dirions aujourd'hui, il joue à la paume, se plaît aux parties de chasse, fait faire dans Bellecour l'exercice à ses mousquetaires. Mais surtout Louis XIV s'isole avec Marie Mancini. Quand il y avait théâtre au palais du gouvernement, dans la tribune royale, « le Roi était à un bout avec Mlle de Mancini, observe la Grande Mademoiselle, Monsieur et moi à l'autre ». Le soir, lorsque le Roi allait chez sa mère, c'était avec Marie qu'il causait. Il la ramenait ensuite d'Ainay à Bellecour en carrosse avec d'autres dames. Souvent même il passait la soirée chez Marie. Enfin quand un clair de lune illuminait Bellecour de ses blancheurs, on voyait apparaître, disparaître sous les sombres allées des tilleuls, deux amoureux qui, dans la contemplation l'un de l'autre, insensibles à la froidure de

décembre, oubliaient les heures : c'était le Roi de France et celle qui espérait, qui voulait devenir la reine de France.

Le cardinal, dont la devise était, on se le rappelle, « le temps et moi », s'abstenait toujours de prendre ce roman au tragique. Il essayait du moins de persuader à Marie que Louis XIV lui donnait pour rivale sa sœur Olympe. Il attachait aux pas de sa nièce une duègne, Mme de Venel : Marie jouait mille tours à cette indiscrète suivante et s'en amusait avec le Roi. Le bonheur la rendait vraiment belle. « La satisfaction de se croire aimée fit qu'elle aima encore davantage celui qu'elle n'aimait déjà que trop », écrira-t-elle plus tard. Et comme elle avait adopté comme tactique d'être toujours auprès du monarque pour le dominer sans cesse, l'idylle de Louis XIV et de Marie paraissait bien devoir se couronner par le triomphe de l'amour.

IV^e ACTE

LA RAISON D'ÉTAT ET LE MARIAGE ESPAGNOL S'IMPOSENT

Le 13 janvier 1659, la Cour repartit de Lyon pour Paris, la Cour, c'est-à-dire la reine-mère, Louis XIV, Monsieur, Mademoiselle, Marie et toute leur suite. Mazarin devait bientôt les rejoindre. Les regrets que ce départ inspirait à la haute société lyonnaise, aux commerçants, aux badauds, n'étaient point partagés des gens austères. « J'ai été bien aise d'apprendre, écrivait de Paris le médecin protestant Guy Patin à son confrère lyonnais Falconet, que la Grande Babylone vous ait quittés, et que vous soyez déchargés de telle caravane de tant de bonnes gens qui, partout où ils passent, ne font que de l'ordure, de la pauvreté, des dettes et des cocus ». Louis XIV et Marie, en chemin, poursuivaient leur duo d'amour, ne l'interrompant que pour lire dans le carrosse romans et poésies. Il faisait très

froid, ce qui donnait occasion à Marie d'arborer un justaucorps de velours fourré, un bonnet de velours noir garni de plumes qui lui seyaient à ravir. Depuis qu'il était tout à Marie, le jeune Roi paraissait « de bien meilleure humeur ».

Pourtant c'étaient leurs dernières heures de rêve qu'ils vivaient ainsi. Mazarin jugeait le moment venu d'intervenir. Anne d'Autriche y était non moins décidée : blessée qu'elle était dans ses sentiments espagnols, inquiète aussi de l'empire que Marie prenait sur son fils. Dès le retour à Paris, Mazarin parla des exigences de la politique à Louis XIV, à sa nièce il parla en tuteur irrité. Ce furent chez les amoureux des transports de colère et de désolation, désolation si sincère, si profonde qu'Anne d'Autriche, comme bien des mères, fut sur le point de céder. Mazarin, lui, n'en fut point ému. Dans de patientes conversations, il évoqua chez Louis XIV la conscience des devoirs de la souveraineté, l'obligation de parfaire l'œuvre commencée, poursuivie par les monarques ses aïeux. Après quoi il envoya à Chantilly Louis XIV en larmes. Il expédia d'autre part sa nièce à La Rochelle, d'où elle se retira dans la solitude de Brouage. « Sire, vous êtes Roi, vous pleurez et je pars ! », criait douloureusement l'amoureuse au jeune prince. Mais c'est précisément parce qu'il était roi qu'il la laissait partir. Aussi, après avoir, de Chantilly, envoyé à Marie des lettres « fort grandes et fort tendres », Louis XIV se laissa emmener par Mazarin à la frontière des Pyrénées pour épouser l'infante ²⁵.

25. C'est sans doute à ces événements et à Marie que se rapporte cette lettre écrite par Mazarin de Saint-Jean de Luz, le 14 août 1659, sur une de ses nièces, sans que nous puissions, d'après le texte, préciser laquelle : « Elle a un fort petit esprit, nulle conduite, et pour son plus grand malheur elle croit être fort habile..., ne faisant nul cas de mes conseils et méprisant les moyens d'acquérir mon amitié de laquelle, quelque chose qu'elle puisse penser, dépend assurément tout son bonheur » (Catalogue Et. Charavay, n° 84926).

Mazarin, d'autre part, chercha pour Marie un époux qui en débarrasserait la Cour de France. Il fixa finalement son choix sur le connétable Colonna, un grand seigneur italien, jeune, élégant, de belle fortune, de physique attrayant, mais que la destinée vouait évidemment à jouer les maris... sacrifiés.

Des formalités en Cour de Rome retardèrent cette union, en sorte que quand Louis XIV revint à Paris avec la reine Marie-Thérèse, il retrouva Marie. D'après Marie elle-même, ou du moins d'après ses Mémoires, Mazarin ayant ordonné à ses nièces de « venir faire la révérence à la nouvelle reine », à Fontainebleau, Louis XIV la reçut avec la plus grande indifférence : « Je n'ai de ma vie rien ressenti de plus cruel », dit-elle. « J'étais d'autant plus digne de pitié que je ne pouvais en faire des plaintes ». En effet, Mazarin le lui avait « absolument défendu ». Elle osa pourtant se rapprocher du Roi : il lui ferma la bouche par son accueil hostile.

Cependant, peu à peu, Louis XIV oubliant ce que lui rapportait son mariage, compara son épouse nabote, malsaine, timide jusqu'au bégaïement, avec sa belle amante de naguère, et l'infortunée Marie-Thérèse en prit ombrage. Le nonce Piccolomini écrivait au cardinal Secrétaire d'Etat à Rome, le 25 mars 1661 : « La reine éprouve une grande jalousie en voyant le Roi faire de nouvelles démonstrations d'amour à Mlle Marie Mancini. La reine aimerait beaucoup que cette dame partît le plus vite possible pour épouser M. le Connétable ».

Le mariage de Marie Mancini avec le connétable Colonna fut célébré au Louvre, devant le Roi et la Reine, le 15 avril 1661. Marie, durant la cérémonie, demeura immobile et d'une blancheur de marbre. La formule d'union une fois prononcée, ses regards se croisèrent avec ceux de Louis XIV et Louis XIV pâlit.

V^e ACTE

EN FORME D'ÉPILOGUE

On sait que dans la suite Louis XIV ne put se résigner à rester fidèle à Marie-Thérèse. On sait moins que Marie Mancini ne put se résigner à rester fidèle au connétable Colonna. De plus en plus exaltée, pour oublier le rêve splendide et les heures de sublime ivresse, elle alla d'excentricités en scandales. Elle devait mourir discréditée, oubliée au point que le lieu exact de sa mort, quelque coin perdu d'Italie, est resté ignoré, au point que l'on ne connaît pas la date exacte de sa mort. On sait simplement que ce fut en 1715, la même année qui vit, le 1^{er} septembre, s'éteindre Louis XIV.

Comédie à l'italienne, avons-nous dit des événements qui se déroulèrent à Lyon, « dans Bellecour », d'octobre 1658 à janvier 1659. On saisit maintenant l'exactitude du terme. En effet, les Lyonnais virent alors, dans les quelques pieds carrés ombragés des tilleuls de Bellecour, se poursuivre le plus aimable des romans entre Louis XIV et Marie Mancini, la nièce de son ministre Mazarin, avec le consentement tacite, semblait-il, de Mazarin lui-même, et il ne parut pas invraisemblable que tant de passion dût se couronner par un mariage. Toutefois, à l'abri de ce poétique scénario, à l'abri d'un projet de mariage très inconsistant de Louis XIV avec la princesse de Savoie, Mazarin préparait le mariage de Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Espagne, par lequel toute la succession d'Espagne pourrait un jour revenir au roi de France, et Bellecour fut par suite, en même temps que le théâtre d'une délicieuse idylle royale, celui de l'acte diplomatique le plus important du xvii^e siècle.

Les Lyonnais, naturellement, pas plus que la Cour elle-même, ne se rendirent compte de la comédie de Mazarin. Ils ne comprirent donc pas comment à un mariage d'amour paré de toutes les grâces, de tous les charmes, avait été substitué pour Louis XIV un mariage de raison avec une pauvre créature affligée de tous les stigmates de dégénérescence des Habsbourg, le mariage de raison le plus prosaïque, le plus maussade, une affaire pour tout dire.

Aujourd'hui, parmi nos lecteurs, la jeunesse sentimentale trouvera fort laid ce dénouement de la belle aventure de Louis XIV et de Marie Mancini. Les esprits positifs jugeront qu'une dot telle que l'Artois et le Roussillon, des espérances telles que l'immense héritage de la monarchie espagnole dans les deux mondes, valaient mieux pour le roi de France que les meilleures amours.

L. LÉVY-SCHNEIDER.

QUELQUES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LA LITTÉRATURE RUSSE¹

III

EURASISME

En plus des idées universelles sociales et philosophiques, dont nous avons parlé dans les chapitres précédents, il faut indiquer dans la littérature russe encore deux tendances qui sont étroitement liées aux idées universelles susdites, mais qui en même temps ont quelques particularités.

Le fait est que la littérature russe, plus que les autres littératures européennes, fait paraître : 1° une inclination singulière à la synthèse de toutes les cultures du monde, et 2° une attention spéciale à la culture de l'Extrême-Orient bouddhique².

1. *Revue de l'Université de Lyon*, juin 1930.

2. Nous généralisons ces deux tendances liées l'une à l'autre par le mot : « eurasisme », qu'il faut entendre ici simplement comme la notion de synthèse, sans aucun rapport avec les assertions concrètes, développées par un groupement des politiciens et des savants russes connus sous le nom « les eurasiatiques », dont nous parlerons encore plus loin.

Ajoutons que la notion « eurasisme » suppose l'idée de la synthèse

D'où viennent donc ces deux tendances susdites de la littérature russe?... Pour répondre spécialement à cette question, il faut prendre en considération ce qui suit.

La Russie se trouve en Europe et en Asie... Cependant il n'est pas clair, où sont les bornes véritables entre ces parties du monde. On considère toujours comme ces bornes les monts Ourals. Pourtant, la plaine européenne russe, par son climat et par sa nature en général, représente plutôt la prolongation de l'immense plaine sibérienne asiatique, avec laquelle elle est également refroidie par l'Océan Glacial. Ainsi on peut voir que la plaine européenne russe, géographiquement, diffère beaucoup de la petite péninsule de l'Europe occidentale, montagneuse et réchauffée par l'Océan Atlantique et par le Gulf-Stream surtout. Par conséquent, il serait peut-être mieux de mettre les bornes entre l'Europe et l'Asie de la mer Noire à la mer Baltique par les monts Carpathes qui partagent l'Europe en deux parties différentes, au point de vue géographique et ethnographique ; tandis que les monts Ourals ne jouent le rôle des bornes ni climatiques, ni nationales. Ces monts qui, n'étant pas hauts, ne sont et ne furent jamais un obstacle ni pour les vents, ni pour les peuples émigrants ou conquérants... En outre, les Portes Caspiennes ou « les Grandes Portes des peuples » entre l'Europe et l'Asie furent et sont toujours ouvertes à deux battants.

C'est pourquoi, le professeur B. Klioutchevsky a eu raison de dire que « la culture a lié indissolublement la Russie avec l'Europe ; mais la nature lui a donné des particularités qui attireraient toujours la Russie dans l'Asie et l'Asie dans la Russie ».

de toutes les cultures historiques du monde et non seulement de l'Europe et de l'Asie. Car les autres parties du monde n'ont pas leurs cultures historiques locales.

Etant donné ces faits purement géographiques, on peut voir que le peuple russe, non seulement par son atavisme et ses voisinages, mais aussi par la nature de son pays, dut subir diverses influences qui l'assimilèrent aux peuples de l'Asie du Nord et de l'Extrême-Orient. En même temps, étant liée aussi étroitement avec l'Asie du Sud et avec l'Europe occidentale par les mers Caspienne, Noire et Baltique, la nature de la Russie européenne et, par conséquent, le peuple russe, durent subir les influences analogues de toutes les autres parties du vieux continent. C'est ainsi que, par les immigrations, par les invasions, par les voisinages, etc..., le peuple russe dut subir les influences diverses de toutes les cultures de l'Asie et de l'Europe, et, en même temps, par son sang mélangé, il dut assimiler quelques traits physiques et psychologiques des peuples bouddhiques, islamiques, orthodoxes, catholiques et protestants, c'est-à-dire des Mongols, des Hindous, des Turcs, des Grecs et de tous les autres peuples de l'Europe... Et, en effet, on peut voir les traces de ces influences diverses, avant tout, dans les données de l'ethnologie nationale, qui supposent toujours leurs correspondances psychologiques.

Napoléon a dit : « Grattez un peu le Russe (c'est-à-dire enlevez les traits européens) et vous trouvez le Tartare ». Continuez de gratter, peut-on dire, et vous pouvez trouver, peut-être, les représentants de tous les peuples historiques avec toutes leurs particularités bonnes et mauvaises.

Après l'Européen actif et scrutateur avec ses traditions rationalistes d'Aristote, et après le Tartare avec ses instincts féroces et brutaux, vous pouvez trouver le Grec de Byzance avec ses traditions de la divine Hellade d'Homère, de Phidias et de Platon et avec les souvenirs de la Palestine simple et sainte du temps des apôtres... Vous pouvez trouver le Turco-Arabe avec son fatalisme, son fanatisme et avec ses passions et son imagination de feu du soleil du Midi... Vous pouvez trou-

ver le Normand avec son esprit d'aventurier belliqueux... Vous pouvez trouver le Finlandais avec sa volonté du granit du Nord... Vous pouvez trouver enfin le Mongolo-Indou, le bouddhiste passif et rêveur avec son panthéisme, avec son pessimisme et avec son mysticisme énigmatique dont les domaines inconnus attendent leur Christophe Colomb.

Ainsi vous pouvez trouver dans l'âme du Russe « pur sang » les traits typiques de tous les peuples qui environnèrent la Russie pendant son histoire. Cette largeur psychologique qui découle de la nature du pays, de l'atavisme, des voisinages, etc..., s'augmente encore sous l'empire d'une particularité de l'histoire russe.

Le fait est que le peuple russe, pendant son histoire, a versé beaucoup de larmes de grande joie et de grande affliction, avec toutes leurs conséquences bonnes et mauvaises. Aucun peuple au monde, je crois, n'a parcouru une si longue gamme psychologique que le peuple russe. D'une part, cette gamme passe de la sainte foi du Moyen Age jusqu'à l'athéisme militant des nihilistes et des bolchevicks des XIX^e et XX^e siècles; d'autre part, cette gamme psychologique passe du joug tartare qui dura deux siècles et demi, elle passe de ce joug le plus dur, le plus honteux, sous le talon des nomades féroces, dont le seul nom rappelle l'enfer, et elle s'élève jusqu'à la victoire sur Napoléon, sur ce génie militaire le plus grand de l'histoire universelle, qui était alors maître de la plupart des nations les plus civilisées de l'Europe occidentale. Ajoutons que, dans l'histoire russe en général, on peut observer des changements divers d'un extrême à l'autre. On peut le voir, par exemple, dans l'évolution des idées politiques et sociales, où nous pouvons à présent constater le mouvement du césarisme patriarcal et chrétien des XVI^e et XVII^e siècles au communisme immoral et antireligieux de nos jours, appliqué à la vie pour la première fois dans l'histoire universelle... En un mot, on

peut reconnaître en général que la Russie, comme d'aucuns le disent, est vraiment un pays de toutes possibilités.

Après tout ce que j'ai dit ci-dessus de la psychologie russe, on peut comprendre, peut-être, pourquoi l'on peut croire que la nature du Russe est large et pourquoi le peuple russe a, peut-être, le droit de dire : « *Nihil humanum mihi alienum esse puto* » (Rien d'humain ne m'est étranger...).

En effet, l'âme nationale russe est quelque chose de compliqué et de multiforme, comme les coupoles de l'église Vassili Blajennoï à Moscou³. En elle résonne non la seule voix d'une nation, mais le chœur des voix de plusieurs nations diverses et très souvent se contredisant l'une l'autre. C'est pourquoi très souvent on peut observer dans ce chœur la lutte des extrêmes psychologiques ; on peut entendre des dissonances qui dérangent l'oreille.

La lutte de ces extrêmes psychologiques cause d'ordinaire une atmosphère pénible de doutes et d'hésitations et se manifeste de différentes manières. Parfois elle transforme le Russe soit en un pessimiste sans volonté et sans but, soit en un raisonneur inactif et inutile pour la vie ; dans la littérature russe on trouve beaucoup de types de ces genres. Souvent cette lutte en question fait agir le Russe et le fait vaciller d'un extrême

3. Cette multiformité psychologique, comme la conséquence des influences diverses des circonstances historiques, des voisinages, etc..., se manifeste, bien entendu, non seulement dans la littérature, mais aussi dans l'art national russe en général : dans l'architecture, dans la peinture, dans l'art dramatique, etc..., et, surtout, dans la musique, où l'on peut entendre clairement toute la variété des sentiments humains et des motifs de l'Orient et de l'Occident.

Ajoutons que la multiformité susdite de la littérature et de l'art russes ne représente peut-être pas leur qualité positive, car le mélange n'est pas toujours meilleur que les éléments composants pris à part. C'est pourquoi nous parlons toujours de la multiformité dont il s'agit simplement pour souligner la particularité caractéristique, par laquelle la littérature, l'art et la culture russes en général se discernent d'avec les autres.

à l'autre, par exemple, comme Ivan le Terrible qui se changea facilement du moine ascète au bourreau et inversement, ou comme des héros de Dostoïevsky, dans la psychologie desquels on peut observer cette lutte intérieure acharnée, accompagnée de changements des décisions et des actions ⁴.

Il est à remarquer que ce défaut national, c'est-à-dire le manque de volonté et les changements psychologiques brusques, a été bien signalé déjà dans les gestes russes du Moyen Age, dans les « Bilini ». Nous voyons là que même le plus puissant et le plus favori héros national, « Ilia Mourometz », n'était pas exempt du défaut en question et le fait paraître dans des proportions incroyables ⁵.

Cependant, par le vouloir irrésistible humain de trouver la paix et le bonheur, les Russes, en sentant le fardeau de ce défaut national, cherchent toujours une issue de la lutte des

4. Il va sans dire que la lutte des forces psychiques diverses (de la raison, du cœur, des instincts, etc...) est propre à la nature humaine en général ; mais ici il s'agit d'un état d'esprit spécialement russe, où cette lutte prend, pour ainsi dire, la couleur locale et se fait paraître dans des proportions excessives et très souvent poussées à bout.

5. On trouve dans les « Bilini », par exemple, un récit suivant :

Une fois, « Ilia Mourometz » se sentit offensé par le prince Saint Vladimir : comme un paysan, il n'avait pas été invité, avec les représentants de la noblesse, au festin mondain dans le palais du prince. Contre cette offense qui n'est pas si grave, le héros national russe a réagi d'une manière toute particulière et, à ce qu'il paraît, tout à fait déraisonnable. Ce défenseur infatigable et désintéressé de la « terre russe » et de la foi chrétienne se livra tout à coup à l'ivrognerie et à la violence. En terrifiant toute la capitale (en un autre cas pareil, il a tué toute la noblesse dans le palais du prince), il commença à abattre avec ses flèches les cimes d'or (portant toujours les croix) des « saintes églises de Dieu », pour vendre ces objets sacrés dans les cabarets des Halles, au profit et à la joie des bandes de va-nu-pieds et d'ivrognes. En se transformant ainsi en un véritable « héros » de la révolution russe bolcheviste, il ne cessa sa débauche qu'en vue d'un grand danger que courait alors la Russie... Comme on peut le voir, c'était la « colère d'Achille » *sui generis* et bien nationale.

extrêmes psychologiques dans leur réconciliation réciproque et parfois dans leur synthèse formelle scientifique, religieuse et philosophique, ainsi que nous le voyons dans les tendances et dans les doctrines des meilleurs représentants de la littérature nationale, de Gogol, de Dostoïevsky, de L. Tolstoï et de V. Soloviev.

C'est dans ce vouloir de trouver la paix intérieure qu'il faut, peut-être, voir le mobile principal de la tendance de réconcilier les extrêmes psychologiques susdits qui, comme nous l'avons vu, proviennent surtout de l'atavisme, c'est-à-dire du sang varié, reçu du mélange avec le sang des divers peuples de l'Orient, du Midi et de l'Occident, si différents et si opposés l'un à l'autre⁶. Et c'est là peut-être que nous sommes à la source psychologique de l'inclination singulière de la pensée russe à la synthèse de toutes les cultures du monde, c'est-à-dire de l'Europe et de l'Asie, d'où les influences diverses passent dans l'âme nationale russe, comme les rayons d'un arc de cercle dans le centre⁷.

6. En effet, dans la psychologie d'un russe « pur sang » on peut observer très souvent à la fois quelques traits héréditaires tout à fait opposés l'un à l'autre. Par exemple, dans le sang du principal poète national Pouchkine, en plus du sang grand-russien qui a toujours au minimum un quart du sang finlandais et mongol, il y avait le sang allemand et arabe... Et, sans doute, ce fait de la généalogie de Pouchkine a des rapports avec l'universalisme et, en général, avec les traits caractéristiques de sa poésie.

7. Cette tendance nationale russe, ayant pour but la synthèse de toutes les cultures de l'Europe et de l'Asie, a trouvé son expression la plus démonstrative dans la création d'un groupement des politiciens et des savants russes qui ont reçu le nom composé « les eurasiatiques ». Les idées de ce groupement, avec leurs nuances diverses, peuvent être généralisées, peut-être, par ces mots :

Les uns considèrent la Russie comme un pays asiatique, les autres comme un pays européen ; cependant, en vérité, la Russie n'est ni l'un, ni l'autre... Au fait, la Russie représente un troisième type asiatico-européen, mais qui, de même qu'une combinaison chimique, diffère de ses éléments composants.

Cependant, dans cette tendance vers la synthèse des cultures de l'Europe et de l'Asie en général, la littérature russe manifeste encore l'attention particulière à la culture de l'Extrême-Orient bouddhique... Pour comprendre d'où découle cette attention particulière, il faut rappeler une circonstance de l'histoire russe du Moyen Age. Cette circonstance consiste en ce que la Russie fut, en ce temps-là, en relations plus étroites avec l'Orient bouddhique qu'avec l'Europe occidentale.

Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, la Russie fut conquise au Moyen Age par les Tartares venus de l'Orient ; mais cette invasion mongole ne fut pas unique... On sait qu'après la décadence de l'empire romain, au Moyen Age, l'Asie, sous quelques rapports, fut plus civilisée et plus forte que l'Europe ; et c'est alors que l'Asie islamique et bouddhique attaqua victorieusement l'Europe et envoya ses conquérants et ses émigrants à l'Occident. Nous savons que cette offensive générale asiatique aboutit à la conquête de l'Espagne par les Arabes, au viii^e siècle, et de la Russie par les Tartares, au xiii^e siècle, c'est-à-dire au siècle même où les derniers croisés furent chassés de la Palestine par les Turcs Seldjoukides ; et, enfin, la conquête de Constantinople, au xv^e siècle, fut le dernier succès de cette offensive générale de l'Asie contre l'Europe... Et si les peuples mahométans attaquèrent l'Europe par la Méditerranée et à travers l'Afrique du Nord par la péninsule ibérique, les peuples mongols bouddhiques, par les « Grandes Portes des peuples » caspiennes, attaquèrent avant tout et surtout la Russie, comme l'avant-garde de l'Europe. Du temps d'Attila jusqu'au xiii^e siècle, ce fut un véritable torrent des peuples mongols conquérants et immigrants à la fois qui passèrent par les steppes de la Russie du Sud ou y restèrent pour toujours, en se mélangeant avec les Russes ou avec des nouveaux conquérants mongols. Voici l'énumération de ces principaux peuples envahisseurs, sans compter des peuplades

petites : en plus des Huns, on peut indiquer successivement les Avers, les Bulgares, les Hongrois, les Khazars, les Petchénégues, les Polowtses ou les Comans et, enfin, les Tartares⁸, conquérants de la Russie. Cette conquête eut lieu au xiii^e siècle, après quoi, jusqu'à la fin du xv^e siècle, la Russie entra comme une province dans le grand royaume mongol de Gengis Khan, dont les Tartares reconquirent le pouvoir⁹. Le fait susdit de l'histoire russe rappelle, par exemple, la conquête de la Gaule par l'empire romain et dut avoir, sous quelques rapports, des conséquences analogues.

C'est par suite de cela et puis par son atavisme et par son voisinage immédiat pendant mille ans que la nation russe, plus que les autres nations européennes, a dû subir l'influence des idées de l'Extrême-Orient en général et du bouddhisme en particulier; et, par conséquent, il n'est pas étonnant que la littérature russe, plus que les autres littératures européennes, reflète cet Extrême-Orient bouddhique. Ajoutons que cela est d'autant plus naturel que le bouddhisme, au point de vue

8. Ajoutons que ces peuples furent attirés dans la Russie surtout par ses steppes du Sud, qui étaient bien populaires à l'Orient par leur pâturage merveilleux et par leur climat plus doux que celui des steppes asiatiques. C'est pourquoi les Mongols tentèrent toujours de conquérir les steppes russes et rivalisèrent de cette colonie précieuse européenne... Ainsi au Moyen Age les relations entre la Russie et l'Asie furent bien étroites et non seulement ennemies, mais parfois aussi commerciales. Par conséquent, il n'est pas étonnant qu'on trouve partout en Russie, dans les fouilles, beaucoup d'objets divers et de monnaies asiatiques de ce temps-là; il n'est pas étonnant aussi que le défenseur de la « terre russe », le principal héros des gestes du Moyen Age, « Jlia Mourometz », fit sa garde toujours dans les steppes, et il porta sa vue toujours vers l'Orient menaçant et jamais vers l'Europe occidentale, comme si elle n'existait pas.

9. Ce royaume de Gengis Khan, où prédomina la culture chinoise bouddhique, fut la plus vaste dans l'histoire universelle; il s'étendit aux xiii^e-xv^e siècles de la Pologne jusqu'au Japon, la Chine, le Tourkestan russe et la Perse inclusivement.

philosophique, représente la doctrine plus développée que ses rivaux historiques ; car il est basé sur une métaphysique si profonde qu'elle pourrait, peut-être, servir de prolégomènes à toutes les recherches futures dans les domaines religieux et moral.

Pour ne pas se contenter ici d'assertions verbales, il suffit de rappeler les deux doctrines de la « maya » et du « nirvâna », qui sont à la base du bouddhisme. Comme on sait, la doctrine de la « maya » touche la question de la matière primordiale avec laquelle les dieux édifient l'univers ; et elle représente le monde réel comme une illusion trompeuse que les êtres prennent pour la réalité. Par conséquent, en considérant ainsi le monde réel comme une erreur des sens et de l'esprit, le bouddhisme prêche le pessimisme et voit le bonheur dans le « nirvâna », dans l'affranchissement complet des passions et des désirs de cette vie futile et illusoire ; c'est-à-dire le bouddhisme prêche un pessimisme qui, comme nous le voyons, est beaucoup mieux fondé philosophiquement, que celui que l'Ecclésiaste exprime dans la fameuse maxime : « Vanité des vanités et tout est vanité ».

Pour apprécier la valeur philosophique de ces doctrines bouddhiques, il faut indiquer, par exemple, que quelques-uns de leurs principes essentiels sont répétés ou développés dans « la Critique de la raison pure » de Kant et dans « le Monde comme volonté et comme représentation » de Schopenhauer. « Noumènes » ou choses en soi et « phénomènes » de Kant rappellent la matière primordiale et l'illusion trompeuse de la doctrine de la « maya ». Et le pessimisme de Schopenhauer, qui propose la chasteté et l'ascétisme comme remède à la souffrance, est emprunté totalement à la doctrine du « nirvâna ».

Ainsi nous voyons que le bouddhisme a puissamment agi sur la philosophie allemande, c'est-à-dire sur la philosophie

de l'Europe occidentale. Il va sans dire que le bouddhisme put agir encore plus puissamment sur la pensée philosophique russe. Comme nous l'avons vu, il put donner des traits bouddhiques à la psychologie chrétienne de tous les grands écrivains russes du XIX^e siècle. Surtout, on peut constater cette influence dans le naturisme mystique de L. Tolstoï qui, comme nous le verrons plus loin, va jusqu'à l'idée de Dieu impersonnel et dont la morale est puisée de toutes les religions antiques de l'Asie et avant tout du christianisme et du bouddhisme. On peut voir aussi cette influence bouddhique dans le système philosophique de V. Soloviev, dont le « vseëdi noë Sou ch tcheë », par son sens, rappelle la matière primordiale de la « maya » et qui affirme que la philosophie européenne moderne, dans son développement, « ne tend que de prouver logiquement le contenu des intuitions spirituelles des grandes doctrines théologiques de l'Orient », parmi lesquelles le bouddhisme, à côté du christianisme, joue le premier rôle¹⁰.

Cependant, on peut voir l'influence bouddhique non seulement dans les œuvres des écrivains susdits. Cette influence, en Russie, va encore plus loin et plus profondément. Le fait est que l'on peut la voir aussi dans la vie et dans la psychologie populaires russes en général, indépendamment de la littérature officielle.

On peut voir des traces de cette influence, par exemple, dans

10. Comme les autres exemples de l'influence bouddhique dans la littérature russe, on peut indiquer la poésie de Tiouttchev (1803-1875) avec ses tendances purement panthéistiques, et puis l'activité d'une voyageuse et femme-écrivain russe, Mme Blawatsky (1831-1891), fondatrice du « Néobouddhisme » exposé dans son livre « Key to the Secret doctrine ». Ajoutons que Mme Blawatsky a édité deux journaux théosophiques à Paris et à Londres, et qu'elle a fondé en même temps une société internationale, « le Noyau de la Fraternité universelle », ayant pour but principal d'étudier toutes les philosophies et toutes les religions, pour prouver que dans ces philosophies et dans ces religions est cachée la même vérité.

les idées de quelques sectes religieuses et notamment dans la psychologie d'une classe, assez nombreuse en Russie du Moyen Age surtout, qui s'appelait « les hommes de Dieu » et qui se divisait en « iourodivië » et « stranniki », c'est-à-dire les idiots ou les pauvres d'esprits et les pèlerins. Ces hommes de Dieu représentaient quelque chose de semblable aux fakirs hindous, mais sur le terrain des idées chrétiennes. Vêtus d'un lambeau, dans les chaînes, se nourrissant d'aumône et méprisant toute crainte, sauf celle de faire du mal même à leurs ennemis, ils passaient toute leur vie en pèlerinage ; ils étaient pleins d'humilité chrétienne et vivaient dans l'abnégation complète de tous les biens terrestres et de toute lutte pour l'existence éphémère en ce bas monde.

Bref, ces hommes de Dieu accomplissaient rigoureusement dans leur vie la morale que l'on peut généraliser par la sentence notoire de L. Tolstoï : « Ne résiste pas au mal !... ». Et sans doute L. Tolstoï était dans ce cas, sous l'empire de ces « fakirs chrétiens », dont les types se rencontrent dans ses œuvres et dans la littérature russe, en général.

Mais, en dehors de la classe de ces hommes de Dieu, on peut voir encore plus clairement l'influence bouddhique sur la vie populaire russe dans les doctrines de quelques sectes religieuses... Par exemple, la secte religieuse des « novokhlisti », qui a les principes panthéistiques mêlés avec les idées chrétiennes, répète presque littéralement les éléments essentiels du panthéisme hindou. Les partisans de cette secte reconnaissent que Dieu n'existe pas en dehors du monde matériel, qu'il est dispersé dans tous les êtres vivants, mais qu'il se conçoit seulement dans les êtres les plus parfaits, c'est-à-dire dans les « novokhlisti »... De même ils reconnaissent la transmigration des âmes ; ils ne mangent aucune chair, etc...¹¹.

11. P. Milioukov, « les Esquilles de la culture russe », page 140, v. II, Saint-Petersbourg, 1902. Edit. russe.

En plus des trois doctrines bouddhiques de la « maya », du « nirvâna » et du panthéisme, dont nous venons d'indiquer l'influence sur la littérature et sur la psychologie populaire russes, on peut voir encore dans le bouddhisme le point de vue, aussi bien original, sur l'origine du mal et sur les lois de l'amour et de la lutte pour l'existence. De ce point de vue bouddhique et de son influence sur la pensée russe, dans la doctrine de L. Tolstoï surtout, on peut dire ce qui suit.

Le christianisme, selon la Bible, reconnaît la présence de l'esprit divin seulement dans l'homme ; tandis que le bouddhisme va plus loin à cet égard : il reconnaît la présence de l'esprit divin non seulement dans l'homme, mais aussi dans chaque être vivant jusqu'à l'insecte ; et, par conséquent, le bouddhisme prêche une morale, pour ainsi dire, plus large que celle du christianisme ; il recommande ce précepte : « Aimez tous les êtres et ne tuez pas non seulement les hommes, mais aussi aucun être vivant ».

Sur cette voie de l'altruisme le bouddhisme, de même que le christianisme, rencontrent la loi sévère de la nature, c'est-à-dire la lutte pour l'existence, qui était connue aux Indes au cinquième siècle avant notre ère, peut-être aussi clairement qu'aujourd'hui en Europe après les travaux de Darwin... Voici une belle légende hindoue qui touche à cette question et qui peut caractériser la morale bouddhique, mieux que n'importe quel commentaire. .

Bouddha, plongé dans ses réflexions, s'assied devant son antre dans une forêt de montagnes... Tout à coup une colombe tombe à ses pieds, en le priant de la défendre contre un vautour qui la poursuit pour la tuer... Couvrant la colombe de sa main, Bouddha apostrophe ainsi le vautour :

« Tu n'as pas le droit de tuer cette colombe, de même qu'aucun être vivant ; car c'est Dieu qui a créé tous les êtres

et qui leur a donné la vie ; et c'est Lui seul qui peut la prendre ».

A ces mots du prophète le vautour donne la réponse suivante :

« Oui, c'est Dieu qui a créé tous les êtres ; mais c'est Lui aussi qui a créé les vautours carnivores, tels qu'ils ne peuvent se nourrir que de la chair... Choisis donc, ô juste prophète, qui doit périr : cette colombe ou mes petits qui vont mourir de faim dans leur nid, si je ne leur apporte pas tout de suite la colombe ! ».

En réponse, Bouddha prit une balance ; sur l'un de ses bassins il plaça la colombe et sur l'autre un morceau de son corps qu'il avait coupé avec un couteau... Mais la colombe fut plus lourde que ce morceau. Bouddha ajouta encore quelques morceaux de son corps, pour équilibrer le poids de la colombe. Cependant elle était toujours plus lourde. Alors Bouddha se mit tout entier sur le bassin... Et ce n'est qu'alors que la balance fut en équilibre, parce que la colombe était, par son poids, égale à Bouddha.

Ainsi, selon cette légende, le bouddhisme affirme avant tout que tous les êtres, quels qu'ils soient, sont égaux aux yeux de l'éternité, aux yeux de la justice divine, comme par exemple dans les mathématiques tous les nombres donnés sont égaux par leur rapport avec l'infini. De la sorte, nous voyons que le principe de l'égalité dans le bouddhisme s'applique à tous les êtres vivants et non seulement aux hommes, comme nous le voyons dans le christianisme.

D'autre part, selon la légende, l'amour de Bouddha est plus large que l'amour de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ a donné sa vie pour sauver le genre humain, Bouddha est allé plus loin : il a donné sa vie pour sauver les petits d'un vautour, représentant des êtres les plus rapaces, qui ne peut vivre que par la tuerie des autres ; et si un vrai chrétien ne tue pas les hom-

mes, le vrai bouddhiste ne tue aucun être et ne mange aucune chair ; et même, en passant par les routes, il regarde toujours devant lui, pour ne pas écraser par hasard un ver ou un insecte...

Mais, en plus de cette particularité concernant l'égalité et l'amour, on peut constater dans la légende susdite l'idée la plus essentielle, par laquelle le bouddhisme diffère du christianisme. Cette idée concerne l'origine du mal.

Selon la légende citée, c'est Dieu Lui-même qui a créé tout — le bien et le mal. Il a créé les êtres méchants et rapaces qui doivent tuer pour vivre et qui sont forcés de le faire par leur nature, indépendamment de leur volonté... Ainsi, selon la légende, le mal sur la terre ne découle pas d'un diable, d'une créature révoltée, comme dit la Bible ; mais il découle de la volonté du Dieu-Créateur Lui-même, dont les desseins sont, certes, au-dessus de la raison humaine et au-dessus des intérêts humains tout relatifs et tout éphémères.

Et, peut-être, aux yeux de l'éternité, aux yeux de la sagesse divine, le mal et le bien, tels que les hommes les comprennent et les définissent, ne sont autre chose que des idées tout humaines qui sont en contradiction avec la vérité objective ; de même que, par exemple, le jugement des oiseaux nocturnes à l'égard de la nuit et du jour.

Pour toutes ces raisons, on peut, au point de vue bouddhique, représenter le mal et le bien en général, et la lutte pour l'existence et l'amour en particulier, comme des lois de la nature, c'est-à-dire comme la volonté divine du Créateur, dont le but final est inconnu et contre laquelle la lutte quelconque n'est pas morale et même n'est pas possible pour les hommes ¹².

12. On peut même dire que personne ne viola et ne violera jamais la volonté de Dieu tout-puissant... Affirmer que l'on peut violer cette volonté est peut-être une erreur humaine basée, surtout, sur l'anthropomorphisme hérité des traditions du paganisme et du judaïsme... *En

En effet, comme nous l'avons vu, Bouddha reconnaît, selon les mots du vautour, dans la nature la présence de ces deux lois comme la volonté de Dieu-Créateur ; et, par conséquent, il ne veut pas contredire cette volonté, il ne veut pas résister au mal¹³ ; il ne tente que de diminuer le mal par son amour, par le sacrifice de soi-même ; c'est-à-dire il veut équilibrer une loi de la nature — la lutte pour l'existence par une autre loi de la nature — par la loi de l'amour.

En développant cette idée bouddhique, on peut reconnaître comme la volonté de Dieu-Créateur non seulement les deux lois susdites, mais aussi toutes les lois de la nature en général ; c'est-à-dire on peut mettre le signe de l'égalité entre les lois de la nature, qu'étudie la science européenne, et la volonté de Dieu, que la mystique de l'Asie prétend avoir reçue par la révélation dans les principes essentiels des religions antiques.

On peut voir cette identification des lois de la nature et de la volonté de Dieu dans la théologie chrétienne, par exemple, dans ces mots de Saint Augustin :

« Dieu ne fait rien contre la nature ; quand nous affirmons le contraire, nous voulons dire simplement qu'il agit contre la nature telle que nous la connaissons dans son cours ordinaire et quotidien, mais il n'agit pas plus contre les lois supérieures de la nature, qu'il n'agit contre sa propre essence »¹⁴.

effet, affirmer cette possibilité n'est-il pas nier la toute-puissance de Dieu ?... On dit que Dieu a donné à l'homme le libre... Mais beaucoup de penseurs nient aussi ce principe.

13. On peut voir ici, peut-être, le fondement logique de la sentence de L. Tolstoï : « Ne résiste pas au mal!... ». Car tout mal et tout bien dans la nature sont également la volonté du Dieu-Créateur.

14. Saint Augustin, « Contra Faustum », XXVI Ajoutons que l'on peut voir la même identification de lois de la nature et de la volonté du Créateur, considéré comme l'Être Suprême, dans cette assertion de Buffon :

« La nature est le système des lois établies par le Créateur pour

Ainsi, dit saint Augustin ; cependant nous allons voir que L. Tolstoï va dans cette question encore plus loin. Voici ce qu'il écrit à ce sujet dans son « Journal intime » :

« Qu'est-ce qu'un Dieu qu'on se représente avec assez de netteté pour pouvoir lui adresser des prières, entrer en rapports avec lui ? Si même je me l'imagine tel, il perd à mes yeux toute sa grandeur. Un Dieu qu'on peut prier, qu'on peut servir, est l'expression de notre faiblesse spirituelle ; il est Dieu précisément parce que je ne puis me figurer son être entier. D'ailleurs ce n'est pas un être, Dieu est loi et puissance »¹⁵.

Par ces mots, comme nous le voyons, L. Tolstoï identifie non les lois de la nature et la volonté de Dieu ; mais il identifie, sans doute, ces lois et Dieu lui-même, car il nie l'existence de Dieu comme un être et le considère simplement comme « loi et puissance »¹⁶.

L. Tolstoï n'a-t-il pas raison dans ce cas ? Son assertion susdite n'est-elle pas difficile à comprendre, peut-être, seulement parce que notre pensée est égarée par les traditions anthropomorphiques de l'antiquité et que, par conséquent, malgré nous, nous continuons toujours « de créer Dieu à notre image » ?

l'existence des choses et pour la succession des êtres » (de la nature, première vue).

15. L. Tolstoï, « Journal intime », 1^{er} février 1860.

16. Cette assertion de L. Tolstoï rappelle la conception des panthéistes en général et surtout la conception brahmanique, d'après laquelle « Brahm », âme universelle, dieu suprême, est impersonnel, qui s'est incarné dans la Trinité personnelle : Brahma, Vichnou et Civa. Cette conception brahmanique de Dieu Suprême impersonnel, qui tente d'être tout à fait exempte de l'anthropomorphisme, selon L. Tolstoï, est plus proche de la vérité que la conception de Dieu personnel de la Bible et de la théologie chrétienne. Ainsi nous voyons, d'après les mots cités, que L. Tolstoï, en préférant la conception de Dieu impersonnel, devient plutôt un panthéiste hindou qu'un chrétien.

Mais quoi qu'il en soit, on peut constater que l'idée de l'identification des lois de la nature et de la volonté de Dieu, personnel ou impersonnel également, a sa raison d'être et qu'elle se manifeste dans les conceptions théologiques depuis Bouddha jusqu'à L. Tostoï ; en même temps, on peut affirmer qu'elle a une valeur considérable ; car de cette identification on peut tirer avant tout les deux conséquences suivantes.

1° Si les lois de la nature expriment la volonté de Dieu-Créateur, on peut corriger ou compléter les religions antiques par les lois de la nature qu'ouvre la science contemporaine.

A ce point de vue on peut comprendre L. Tolstoï, quand il dit que « la vraie religion doit être conforme aux connaissances contemporaines » et quand il affirme que les religions antiques purent être exprimées inexactly ou d'une manière erronée ; car beaucoup de lois de la nature qu'a ouvertes la science moderne n'étaient pas connues dans l'antiquité. Selon cette idée, qu'il répète maintes fois, L. Tolstoï a trouvé son « vrai christianisme », ayant rejeté de l'Évangile et de la Bible tout ce qui, à son avis, n'est pas conforme aux connaissances contemporaines.

Ainsi, en appliquant cette méthode, on peut purifier les religions antiques des préjugés et de l'ignorance de leurs époques ; et on peut laisser en elles seulement ce qui est acceptable au point de vue des sciences contemporaines. Et cette idée d'une religion acceptable au point de vue scientifique est, certes, bien fructueuse ; car l'idée d'une religion conforme à la science suppose à son tour la science conforme à la religion, c'est-à-dire elle suppose la réconciliation complète de ces deux disciplines par la reconnaissance des méthodes communes ; et elle mène ainsi l'humanité vers le consentement universel et vers le « vrai » scientifique et religieux à la fois et, par conséquent, acceptable et obligatoire pour tous.

Cette reconnaissance des méthodes et du vrai communs et,

par conséquent, la réconciliation complète de la science et de la religion, sont d'autant plus possibles que la science contemporaine elle-même est prête à reconnaître sa parenté avec la religion. Par exemple, le sociologue Durkheim dit à ce sujet ce qui suit :

« Les catégories fondamentales de la pensée et, par conséquent, la science, ont des origines religieuses ».

« ...Nous avons la foi dans la science. Mais cette foi ne diffère pas essentiellement de la foi religieuse »¹⁷.

2° La deuxième conséquence possible que l'on peut tirer de l'identification de la volonté de Dieu et des lois de la nature consiste dans ce qui suit :

La réconciliation de la science et de la religion pourrait être réalisée non seulement sur la reconnaissance des méthodes et du vrai communs, comme nous venons de le voir, mais aussi sur la reconnaissance du but final commun : de connaître et d'exprimer le mieux la volonté de Dieu par l'étude des lois de la nature, dans lesquelles nous entendons le langage du Créateur et dans lesquelles il nous donne ses décrets, son testament éternel. En particulier, sur ce terrain des méthodes et du but final communs de la religion et de la science, on pourrait, peut-être, ramener à l'harmonie, par exemple, l'une de leurs divergences la plus grave concernant la morale, c'est-à-dire ramener à l'harmonie la lutte pour l'existence, comme

17. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 598 et 625.

Ajoutons, d'autre part, que la vraie science ne crut jamais et ne croit pas dans la toute-puissance de ses propres forces. Ce scepticisme de la science moderne est exprimé admirablement par ces mots de P. Terrier, de l'Académie des Sciences (*Revue de l'Université de Lyon*, 1928, v. IV, p. 307) :

« L'homme ose de plus en plus, il asservit de plus en plus les forces de la nature ; il s'attaque à des problèmes de plus en plus difficiles et parfois il les résout... ». Mais en même temps « nous savons de plus en plus, de mieux en mieux que nous ne savons rien. C'est par une déclaration très humble que doit se terminer toute conférence scientifique ».

la loi scientifique de la nature, et l'amour du prochain, comme la loi divine de la religion. Il est possible, en effet, de considérer l'amour du prochain de l'Évangile comme le gréganisme du genre humain qui, selon la science, est une loi biologique propre à la nature humaine, de même qu'à tous les grégaires en général.

Alors, de ce point de vue, l'on peut comprendre L. Tolstoï, quand il dit que « l'âme humaine est chrétienne par sa nature ». Et c'est ainsi que l'on peut identifier le gréganisme donné par la science et l'amour du prochain donné par la religion qui, tous les deux également, mènent les individus et tous les peuples vers une seule fin — vers l'humanité organisée en un troupeau, en une société universelle basée sur le consentement chrétien et grégarien, divin et naturel, en même temps.

J'ai tenté ci-dessus d'esquisser quelques idées bouddhiques avec leurs conséquences susdites et avec leur influence sur la pensée européenne en général et russe en particulier. Par cette esquisse rapide bien entendu, je n'ai voulu que rappeler quelques particularités de la pensée bouddhique, pour démontrer que, par ses hautes qualités éthiques surtout, le bouddhisme peut toujours faire méditer, faire réfléchir, et que ce bouddhisme énigmatique, qui n'est pas encore étudié au fond, pourrait dans l'avenir avoir beaucoup d'empire sur la pensée européenne en général ¹⁸.

Nous avons déjà constaté cet empire sur la pensée de l'Europe occidentale dans la philosophie de Kant et de Schopenhauer. Nous avons vu que Schopenhauer a emprunté totalement du

18. Il est à remarquer que le bouddhisme représente non seulement une religion, la plus développée philosophiquement, mais aussi une religion la plus répandue au monde, qui compte près de 500 millions d'adhérents en Chine, au Japon, dans l'Annam, le Siam, la Corée, le Thibet, la Birmanie, etc...

bouddhisme les principes essentiels de sa philosophie pessimiste ; ajoutons à présent qu'il était sous l'empire de la philosophie mystique de l'Inde en général jusqu'à un tel point que l'on peut le tenir pour le premier Européen converti au bouddhisme. Comme on sait, il était ravi surtout des Oupanichads, livres sacrés de l'Inde du vi^e siècle avant notre ère¹⁹. Schopenhauer a dit que les Oupanichads sont le produit de la sagesse la plus haute et représentent la plus noble et la plus bienfaisante lecture dans toute la littérature mondiale et que ces livres sacrés avaient été la consolation pendant sa vie et le seraient au moment de sa mort... Ainsi, d'après ce panégyrique et d'après ses principes philosophiques empruntés totalement du bouddhisme, Schopenhauer, en fait, n'était plus un chrétien ou un philosophe européen ; mais il était plutôt un véritable bouddhiste persuadé... Et d'aucuns croient que dans l'avenir les conversions pareilles à celle de Schopenhauer sont bien possibles sur une large échelle dans la société européenne qui n'est chrétienne à présent que de nom et qui, en même temps, commence déjà à chercher la vérité philosophique et religieuse, pour combler le vide créé par le positivisme dans la psychologie européenne. On peut croire aussi que dans l'avenir, parallèlement à ce mouvement, seront faits des nouveaux emprunts de l'Orient asiatique pareils à ceux de Schopenhauer... Et même, si les emprunts directs ne sont pas faits, en tout cas on peut croire que l'on trouvera, dans la métaphysique et la mystique de l'Asie, quelques

19. Les Oupanichads représentent le document le plus ancien de la philosophie mystique sur la terre ; elles complètent Vedas au point de vue de l'explication de la doctrine et contiennent le point de départ de la philosophie indienne. Les Oupanichads ne furent traduites en langues européennes qu'au xviii^e siècle, vers le temps de Kant et de Schopenhauer ; et c'est pourquoi, peut-être, elles ont agi sur ces philosophes d'une manière particulière.

germes qui pourraient être développés avec les procédés de la philosophie européenne, de même que l'a fait, par exemple, **Kant**.

Et c'est pour toutes ces raisons et toutes ces circonstances indiquées ci-dessus que l'Orient bouddhique et l'Asie mystique en général présentèrent et présentent toujours un grand intérêt théorique aux yeux de la pensée de l'Europe occidentale.

Cependant, les grands écrivains mystiques russes, tels que Dostoïevsky, L. Tolstoï, V. Soloviev, vont plus loin dans l'évaluation de cet Orient asiatique ; ils ne pensent pas aux emprunts quelconques, qui ne pourraient être utiles que pour le développement de la pensée européenne... Ils pensent toujours à la synthèse de la sagesse de l'Orient et de l'Occident et ils tentent d'affirmer que cette synthèse présente non seulement un intérêt théorique, pour le développement de la pensée européenne, mais que, surtout, elle est indispensable, pour le salut de l'Europe et de toute l'humanité future. Car, à leur avis, ce salut universel ne peut être réalisé que sur la synthèse intégrale de toutes les cultures de l'Asie et de l'Europe ; et ils croient en même temps que la Russie jouera le rôle d'une médiatrice dans cette synthèse salutaire.

On peut, peut-être, généraliser les idées susdites des grands mystiques russes par ces mots de Dostoïevsky, concernant les rôles de l'Orient asiatique, de la Russie et de l'Europe occidentale dans les destinées futures de l'humanité :

« La Russie se trouve non seulement en Europe, mais aussi en Asie ; le Russe est non seulement l'Européen, mais aussi l'Asiatique. De plus, en Asie il y a, peut-être, plus de nos espérances qu'en Europe... De plus, dans nos destinées futures, c'est l'Asie qui représente notre issue principale... L'Europe est une partie de notre passé ; l'Asie est notre berceau... Dans

l'avenir, nous ne ferons que donner à l'Europe ; de l'Asie nous puiserons ; nos forces vitales, notre futur-là ».

Voici un commentaire concernant les mots cités de Dostoïevsky et ayant pour but principal de démontrer plus clairement l'une des particularités essentielles des grands mystiques russes qui, en plus de l'intérêt théorique, voient dans l'Orient asiatique la source de la morale indispensable pour tout le monde, comme le guide divin vers la paix et le bonheur universels.

On sait qu'à côté des grands mystiques, Dostoïevsky, L. Tolstoï, V. Soloviev, etc., il y eut un groupement des écrivains et des penseurs mystiques de l'ordre secondaire, qui formèrent, pour ainsi dire, l'aile droite du mysticisme russe. C'étaient la plupart des épigones du parti slavophile qui, dans leurs conceptions politiques et sociales, affirmaient que la Russie représente un monde tout particulier et qu'elle a sa propre voie du progrès, basée surtout sur les traditions de la Byzance orthodoxe, indépendamment de l'Europe occidentale, à leur avis, « déjà vieille et pourrie ». Ils affirmaient même que le progrès de l'Europe occidentale est faux et même nuisible... Par conséquent, ils accusaient Pierre le Grand d'avoir détourné le peuple russe de son droit chemin national, par les réformes à l'instar de l'Europe occidentale ; et ils voyaient le salut de la Russie exclusivement dans le retour complet sur son propre chemin historique.

Ces idées furent ridiculisées par les nombreux écrivains et savants libéraux de toutes nuances jusqu'au nihilisme inclusivement, parmi lesquels on peut citer avant tout Herzen, V. Bielinsky, Tourguenev, etc... La plupart des partisans de cette tendance libérale, qui ont reçu le nom « les Occidentaux », ne voyaient dans l'influence de l'Orient proche et extrême que des conséquences mauvaises du joug des Tartares demi-sauvages et que « le poison cadavérique » de la Byzance

corrompue et arriérée. Ils reconnaissaient qu'il n'y a aucune autre voie du progrès, en plus de celle de l'Europe occidentale. Par conséquent, ils affirmaient que le salut et le progrès de la Russie consiste exclusivement dans l'imitation complète de l'Europe occidentale, de même que le faisait Pierre le Grand. Le représentant extrême gauche de cette tendance fut un écrivain, Tchaadaïev, qui, dans sa fameuse « Lettre philosophique », parue en 1836²⁰, recommande aux Russes, au nom de la civilisation occidentale, de renoncer à tout leur passé historique national, aux traditions de la Byzance, de l'Asie, etc..., et même « à la foi orthodoxe et à la langue russe au profit du catholicisme et de la langue française ».

Mais les grands mystiques russes sont exempts des extrêmes de ces deux tendances que nous venons d'indiquer. Ils tentent de prouver, comme nous le savons, que le progrès et le bonheur de la Russie, de même que du monde entier, doivent être basés sur les civilisations européenne et asiatique en même temps, sur leur synthèse ; mais ils indiquent que l'Asie l'emporte en morale sur l'Europe qui n'est riche que des biens matériels de la science positive, de la technique, etc...²¹.

20. Le journal *le Télescope*, 1836.

Ajoutons que pour cette « Lettre philosophique » le gouvernement de l'empereur Nicolas I^{er} exila le rédacteur du journal en Sibérie, et l'auteur fut officiellement reconnu fou.

21. Il est à remarquer que, de leur part, les représentants de l'Orient contemporain indiquent aussi clairement cette étroitesse de la culture européenne, comme par exemple le célèbre poète hindou Rabindranat Tagore, que nous citons plus loin... Et voici ce qu'a apporté à cet égard un leader musulman hindou, interrogé par Maurice Pernot, auteur d'un ouvrage, *l'Inquiétude de l'Orient sur la route de l'Inde*, lauréat du prix de l'Europe Nouvelle en 1929 (Edit. Hachette, Paris, 1927) :

« L'Occident se glorifie de mille inventions : chemins de fer, télégraphe, avions, explosifs... Dans la maison de mon grand-père des serviteurs agitaient la « pankā » ; j'ai, moi, un ventilateur électrique. Et après ?... Nous est-il venu d'Occident une nouvelle vertu ?... Au point de vue de l'âme, vous n'avez rien inventé ».

Cependant, en reconnaissant la valeur des biens matériels, ils voient dans la morale le facteur principal du succès dans toutes les affaires humaines. A leur avis, comme l'armée, en plus du matériel de guerre, de la technique, doit avoir avant tout l'esprit martial et la discipline, de même, toute société humaine — les peuples, l'humanité également —, en plus des richesses matérielles, doit avoir avant tout une morale, comme la base de la discipline publique ; car sans la morale, sans la discipline publique, aucun ordre, aucune paix et, par conséquent, aucun bonheur ne sont possibles ; de plus, sans la morale, les richesses matérielles, la science, la technique, etc..., peuvent être même dangereuses pour ceux qui les possèdent ; car les richesses excitent toujours la jalousie, causent les crimes, les guerres, les révolutions ; et par la technique scientifique, la lutte se rend plus sanglante et plus cruelle.

Mais où trouver la source de cette morale, si elle est perdue ?

Les grands mystiques russes indiquent que cette source se trouve non en Europe, mais en Asie, dans ses intuitions religieuses, dans les doctrines de Bouddha et de Jésus-Christ avant tout. Car, n'étant pas l'objet des sciences positives ou rationalistes, des mathématiques, de la chimie, etc..., la morale ne peut être trouvée que par les procédés purement mystiques qui manquent à l'Europe et que possède l'Asie. La morale ne peut pas être purement scientifique dans le sens européen ; elle doit être avant tout mystique et divine ; et c'est par cela que ni stoïciens antiques, ni Mill, ni Auguste Comte, ni n'importe quel autre philosophe rationaliste ne purent et ne pourront jamais remplacer les grands prophètes de l'Asie.

C'est pourquoi, comme l'armée démoralisée, pour être capable de remporter des victoires, doit reprendre la discipline avant tout ; de même l'Europe, pour reprendre la morale et pour ne pas périr, doit aller en Asie, sur les tombeaux sacrés de Bouddha et de Jésus-Christ, et doit reprendre leurs doc-

trines ; et, en tout cas, elle doit suivre leurs méthodes mystiques dans les recherches de la morale perdue.

Ainsi, d'après ces idées des mystiques russes, on peut comprendre comment l'Asie, avec sa culture inférieure, sera capable de guider l'Europe qui est sur les sommets de la civilisation humaine, et pourquoi il n'y a pas besoin d'avoir l'instruction occidentale formelle pour devenir un prophète, un guide moral des peuples et de l'humanité.

En effet, l'histoire universelle le prouve maintes fois par les faits, quand on a trouvé la morale exclusivement par l'intuition mystique, par la sagesse irrationnelle, par le « démon » de Socrate, qui demeure dans les replis mystérieux du cœur, là où rien ne se formule logiquement, mais tout s'éclaire par la lumière divine de l'autre monde avec son intelligence supérieure, inconnue sur la terre de la raison humaine ²².

A ce point de vue mystique, il n'est pas étonnant que, par exemple, Pierre Besoukhov, héros favori de L. Tolstoï, étant au sommet de toutes les théories philosophiques et scientifiques de son temps, s'incline devant un soldat illettré, Platon Karataïev. Il n'est pas étonnant que L. Tolstoï lui-même, ce grand romancier avec sa popularité mondiale, s'incline devant un simple paysan russe, Sutaïev. Il n'est pas étonnant que la

22. Un tel attouchement à l'autre monde est bien explicable, au point de vue mystique. En effet, on sait que derrière le monde visible, sans aucun doute existe un autre monde quelconque objectif, avec sa substance et ses lois, incompréhensibles pour notre raison et pour nos sens extérieurs relatifs et subjectifs. Mais cette existence incontestable d'un autre monde objectif implique l'existence d'une autre intelligence et d'une autre logique aussi objectives et, par conséquent, supérieures aux nôtres. Cependant, cette intelligence et cette logique de l'autre monde, comme l'affirment les mystiques, ne peuvent pas être connues par notre raison, mais peuvent être senties mystiquement par le cœur et, surtout, par les cœurs des grands génies doués de la puissance spéciale, dont nous voyons la manifestation la plus évidente dans les intuitions religieuses de l'Asie antique.

Grèce d'Aristote et de Platon, la Rome superbe épicurienne ou stoïcienne et puis toute l'Europe s'inclinent devant les apôtres de la Palestine, devant ces simples pêcheurs privés de toute philosophie, de toute science, comme les enfants. Il n'est pas étonnant que tôt ou tard l'Europe positiviste et rationaliste, Europe des machines monstres, des aéroplanes, de la téléphonie sans fil, doive s'incliner devant un simple paysan asiatique qui glane le blé dans les champs et qui garde dans son sein, pour ainsi dire, les instincts mystiques avec les traditions religieuses de l'antiquité. Il n'est pas étonnant que la Russie, étant plus proche de l'Orient par la distance et par le sang, puisse faire cela la première et devenir à cet égard le guide de l'Europe occidentale. Il n'est pas étonnant, enfin, que Dostoïevsky ait pu dire que « dans l'avenir nous ne ferons que donner à l'Europe, en puisant de l'Asie » et que la Russie représente l'élément moral « équilibrant l'élément matériel ».

Ainsi, d'après ce commentaire que nous venons de faire sur les mots de Dostoïevsky et, en général, d'après tout ce que nous avons dit des fondements et des buts de « l'eurasisme » russe, on peut, je crois, constater en résumé que la littérature russe mystique donne une nouvelle argumentation à la célèbre sentence de l'antiquité « *ex oriente lux* », « la lumière vient de l'Orient » ; et en même temps on peut voir dans cette littérature la tendance de prouver que la lumière religieuse et mystique de cet Orient asiatique est indispensable et salutaire pour l'Europe dans ses destinées historiques, comme l'enthousiasme et la discipline pour l'armée, comme la force vitale pour le corps.

M. GORBATOFF.

BENEDETTO CROCE

ET LA TROISIÈME ITALIE

M. Henri Bédarida, chargé de cours à la Faculté des Lettres, vient de donner une traduction de l'*Histoire de l'Italie contemporaine* de Benedetto Croce. Etablie sur le texte de la future quatrième édition, cette version française présente un caractère d'inédit qui en accroît l'intérêt. La traduction, d'une sûreté et d'une souplesse remarquable, se lit avec le plus grand agrément¹.

M. Croce, qui a été un théoricien de l'historiographie, fait volontiers profession de mépriser les historiens, surtout ceux qui, « professeurs ou autres candides gens », se sentent, dit-il, « perdus devant la succession des ministères, devant la continuelle faillite de leur haletante espérance d'un *gouvernement stable*, en un mot devant le changement ». Les professeurs d'histoire, qui, en même temps que de candides gens, sont d'honnêtes gens, ne lui rendront pas ces dédains. Ils suivront le grand philosophe qui s'offre à les guider, « les yeux tournés vers le substantiel et le caractéristique ». Ils

1. Benedetto Croce, sénateur du royaume d'Italie. *Histoire de l'Italie contemporaine* (1871-1915). Traduction française de Henri Bédarida. Payot, Paris (*Bibliothèque historique*), in-8°, 367 pages. Paru en décembre 1927 sous le titre de *Storia d'Italia dal 1871 al 1915* (Bari, Laterza). L'ouvrage original a eu deux autres éditions en 1928.

reconnaîtront le mérite de cette vaste synthèse du mouvement politique, administratif, économique, social et intellectuel. Ils loueront l'auteur de l'avoir fondée sur des textes et des chiffres qui donnent à l'édifice une solide substructure. Peut-être persisteront-ils à regretter (« désir secret des choses arrêtées », dirait M. Croce) que l'histoire diplomatique présente des contours un peu flottants, et que la lutte des partis soit idéalisée avec un optimisme qui ne s'arrête guère aux ombres du tableau.

M. Croce ne cache pas qu'il se présente en champion de cette Italie contemporaine, des lendemains de l'unité à la guerre mondiale, trop méconnue par les Italiens eux-mêmes.

La première phase de cette histoire, de 1871 à 1887, a été jugée avec une particulière sévérité. On oppose le vide de cette période à l'ardente épopée du *Risorgimento* : « passé 1870, l'Italie aurait failli à son programme et à sa mission, à la justification même de son relèvement et, partant, à la grandeur qu'elle espérait : elle aurait été mesquine au lieu d'être sublime ». Injustice, répond M. Croce : la période héroïque de la nouvelle Italie avait pris fin. La poésie faisait place à la prose. Mais la prose ne peut-elle avoir la grandeur de la poésie quand il s'agit de tout un pays à unifier administrativement et moralement, à outiller économiquement, à situer dans la vie internationale ?

M. Croce s'efforce de faire voir la permanence des traditions du *Risorgimento* à travers les rivalités des partis et des hommes. La crise de 1876 a fait illusion, qui entraîna la disparition de la vieille Droite et amena sur la scène les équipes de la Gauche. Sans doute traduisait-elle un conflit idéologique : mais, loin qu'elle ait été suivie par l'abandon des conceptions politiques des derniers lieutenants de Cavour, elle en marqua en un sens le renforcement. L'exercice du pouvoir amena la Gauche à les reprendre et à les développer. Et

finalement le « transformisme », cet opportunisme si souvent reproché à Depretis, aboutit, sous l'autorité personnelle d'un homme, à estomper les distinctions entre les partis.

Il est évident, par le développement même des chapitres qu'il leur consacre, que M. Croce a gardé une certaine tendresse pour ces années, qui furent celles de sa jeunesse. L'indulgence qu'il apporte dans ses jugements sur le personnel et l'activité politiques, surprend d'autant plus quand on lit le sévère tableau qu'il fait de la vie intellectuelle. Là se révélait l'incertitude de la jeune Italie. Elle connaissait cette crise de découragement, à laquelle la France, de son côté, payait un large tribut. L'imitation de l'Allemagne, proposé en tout comme modèle, entraînait le discrédit de la philosophie spéculative : car on ne voulait voir qu'une Allemagne technique, scientifique, philologique. « La pauvreté de la pensée développait ses conséquences en dehors même de la sphère des études historiques, politiques, morales et philologiques, jusque dans la littérature d'art et dans ce qu'on nomme la littérature d'agrément : romans, nouvelles, drames ». La génération qui montait aux environs de 1880, sous l'influence de Robert Ardigò, plus méthodiquement instruite, plus minutieuse et plus précise dans la technique que celles qui l'avaient précédée, s'embrouillait et déraillait dans la spéculation pure. « Ces jeunes gens marchaient assez bien dans la plaine. Dans la montagne, ils étaient pris d'essoufflement et de vertige, aussi hésitaient-ils devant les ascensions. Rien d'étonnant, dès lors, que dans les moments difficiles et graves, en face de l'adversité ou des résistances, ils sombrassent dans le pessimisme ».

Cette incertitude les livra à l'homme qui se présenta à eux comme un chef nécessaire, à Crispi.

Crispi représente tout ce que M. Croce, philosophe et historien, répudie le plus nettement : l'imagination inflammable

et enflammée ne supplée point au manque de profondeur et de clarté logique de la pensée, pas plus que la violence du verbe et du geste, les procédés brutalement dictatoriaux ne cachent l'absence de grandes vues. L'opinion se trompa sur le compte de ce garibaldien qu'auréolait encore le prestigieux souvenir de l'expédition des Mille. Personne ne croyait alors sérieusement à une reconstitution des partis politiques. Un homme se présentait, qui promettait de donner à l'Italie le gouvernement énergique et glorieux qu'elle appelait depuis si longtemps : un sentiment de confiance gagna le pays, — un instant. L'échec fut donc bien la faillite de toute une époque. Mais, dans le soulèvement de la douleur, la nation accabla de son indignation le vieux lutteur.

Cependant le socialisme avait jeté dans la péninsule un ferment de renouvellement idéologique et social. L'introduction du marxisme par Labriola et Filippo Turati venaient « combler le vide qui subsistait dans les pensées et les volontés... ». Il est vrai que, accepté avec espoir par l'élite, le socialisme provoqua d'abord dans les masses ouvrières des explosions de violence auxquelles un conservatisme étroit riposta par des répressions, celles de Crispi en Sicile, puis celles de Rudini et Pelloux lors des événements de Milan. L'épilogue fut l'assassinat d'Humbert I^{er} à Monza, en 1900. Du moins ces troubles confus préparèrent-ils le discrédit des partis extrêmes. Tandis que dans les milieux intellectuels se poursuivait une sévère révision du marxisme, dans les partis politiques une évolution se préparait, qui ramenait la politique italienne à la tradition parlementaire.

C'est la troisième période de cette histoire, coïncidant avec le règne de Victor-Emmanuel III jusqu'à la guerre, qui est pour M. Croce la période d'épanouissement du libéralisme modéré où il résume son idéal politique.

A la fin de ses « Mémoires », Giolitti raconte que, lorsqu'il

quitta le pouvoir en 1921, ses collègues lui présentèrent une espèce de certificat de bonne conduite, où ils affirmaient leur orgueil d'avoir été ses collaborateurs. Ce certificat avait été écrit par Benedetto Croce. L'auteur de l'histoire de l'Italie contemporaine confirme sa première signature. A vrai dire, nous n'avons pas toujours en France une opinion aussi favorable de celui qui fut, de 1900 à 1914, puis au lendemain de la guerre jusqu'à l'avènement du fascisme, l'homme indispensable de gouvernement, le maître du Parlement italien. Peut-être, Giolitti fut-il, en effet, seul capable de dégager, sinon les principes, du moins la pratique d'une politique libérale, des excès des partis et des aspirations confuses des masses. Son principe que « toutes les forces du pays doivent être représentées dans le Parlement » et « y trouver leur expansion », lui a permis d'utiliser un socialisme évolué vers le réformisme, aussi bien que d'accueillir la rentrée des catholiques, relevés de la consigne du « non expedit ». Il n'a pu le faire sans échecs, — ni sans déconcertantes manœuvres. Du moins, tandis que se poursuivait une activité législative régulière, fit-il franchir à l'Italie une étape nouvelle de progrès économiques. La lutte contre les maladies endémiques, contre les « infériorités morales » comme l'analphabétisme, une politique de grands travaux, peuvent être portés à l'actif de ce routier du parlementarisme, qui préférait, disait-il, le progrès économique au progrès politique.

Ce réaliste, dont le scepticisme semble bien établi, a eu encore, affirme M. Croce, le mérite de comprendre qu'en matière de politique extérieure les raisons de sentiment ont « autant de réalité, de fécondité et d'utilité que les autres ». La réalisation diplomatique et militaire de la guerre de Libye reste, de ce point de vue, inférieure à sa conception même, et à la résurrection de « l'italianité » qu'elle favorisa.

Cette reprise du sentiment national eut son écho dans la

littérature. M. Croce, en le constatant, déplore qu'elle se soit trop souvent complue dans une rhétorique superficielle, incapable de renforcer dans l'âme italienne la foi morale et politique — il entend surtout la foi dans le libéralisme. Le libéralisme existait, dans le gouvernement, dans le pays, comme une de ces traditions universellement acceptées, dont on vivait sans en prendre une conscience réfléchie. En dehors de la vie politique se développait le mouvement littéraire dont la fleur brillante et vénérable était le « spiritualisme sensualiste » de d'Annunzio, dont M. Croce fait le procès vigoureux. Cependant cette fois le mouvement littéraire s'accompagnait d'un renouvellement philosophique, d'un intense et fécond mouvement d'idées, qui ne manquait pas d'agir à sa façon sur l'âme nationale, et la trempait pour les heures tragiques de 1914.

La guerre n'avait cessé, depuis quarante ans, de hanter l'imagination nationale. Tous les traités signés avec l'ennemi héréditaire pouvaient-ils faire renoncer à l'unité nationale ? En juillet 1914, à la suite du rapprochement franco-italien et des mécomptes de la politique italienne en Orient, « l'alliance avec les Empires Centraux subsistait de la même manière que la paix durait en Europe, c'est-à-dire par la force d'inertie : elle restait debout comme une façade derrière laquelle il n'y a plus de maison ». Une nouvelle tradition de politique extérieure s'ébauchait, ou plutôt, l'ancienne tradition, celle qui avait mené l'Italie à Rome, était renouée. Elle entraînait l'Italie contre l'Autriche, logiquement, quoique insensiblement. Dès juillet 1914, le parti était pris, « la neutralité déclarée contenait en elle-même un germe de conflit avec les Empires Centraux ». Puis, l'élan de l'opinion dépassa les lenteurs des politiques : la décision d'intervention « sauva l'honneur et l'avenir de l'Italie ». Elle marqua peut-être aussi la route de son avenir politique, en donnant

le spectacle de groupes d'hommes parlant au nom de l'opinion, plus haut que le gouvernement légal.

Pour comprendre l'ampleur du débat, pour saisir le choc des passions et des sentiments opposés, d'où devait sortir l'Italie nouvelle, il faut lire les dernières pages du livre de M. Croce, qui ont une grandeur parfois tragique. Elles achèvent de donner sa portée, son intérêt humain, sa couleur personnelle, à ce vivant tableau de l'évolution nationale pendant un demi-siècle. Plutôt qu'une histoire à proprement parler, ce témoignage d'un penseur, qui fut aussi un acteur, restera comme un document de tout premier ordre sur la pensée et l'âme de l'Italie contemporaine.

André LATREILLE.



Le gérant, PAUPHILET.

Imp. M. AUDIN, 3, rue Davout, Lyon.